

Silencios

Claudio Fava

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CLAUDIO FAVA

SILENCIOS

Traduit de l'italien par Dominique Manotti
et Alexandre Bilous



INÉDIT

J'AI
LU

CLAUDIO FAVA

Silencios

Traduit de l'italien
par Dominique Manotti et Alexandre Bilous



Claudio Fava

Silencios

Collection : Thriller

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'italien par Dominique Manotti et Alexandre Bilous

© Claudio Fava, 2013

© Éditions J'ai lu, 2018, pour la traduction française

Dépôt légal : Novembre 2018

ISBN numérique : 9782290163016

ISBN du pdf web : 9782290163023

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290164488

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Argentine, 1978. L'assassinat politique d'un jeune joueur de rugby de La Plata met le feu aux poudres : la guerre est déclarée entre l'équipe et la dictature. Chaque match du petit club est un défi, chaque hommage aux victimes une provocation adressée au pouvoir, qui répond par un bain de sang. Et pourtant, l'équipe, de plus en plus décimée, gagne ses matchs...

Couverture : d'après © Juampi Rodriguez, © wow.subtropica, © suns07butterfly et © Igorsky / Shutterstock Studio de création J'ai lu

Biographie de l'auteur :

Homme politique italien – député et leader de la gauche démocrate –, journaliste, Claudio Fava est l'auteur de nombreux essais engagés et de cinq romans.

Ouvrage publié sous la direction de Thibaud Eliroff

TITRE ORIGINAL

Mar del Plata

© Claudio Fava, 2013

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Éditions J'ai lu, 2018

À mes enfants, Cristina et Emils

1.

Le jeune homme mince, en maillot rose, ouvrit les bras en berceau, reçut le ballon, le serra contre lui et partit en courant vers la ligne d'en-but, là-bas, à l'autre bout du terrain. Un gars lourd comme un bœuf le courrait, cherchait à l'attraper par le short, les mollets, les chevilles. Il l'envoya paître et prit le large, le visage hilare. Il arriva sur la ligne, aplatit puis mordit le ballon en cuir et le laissa tomber comme une petite chose sans intérêt. Sa façon à lui de dire qu'il était rassasié.

Ces quatre points concluaient une partie sans pitié, six essais d'écart ! Les gamins du Corrientes pouvaient rentrer chez eux la queue basse et raconter comment jouent ceux de La Plata, comment ils brossent certains drops qui fendent l'air sans bavure, au millimètre près, le ballon planté dans le ciel, avec les trois-quarts qui t'ouvrent la voie en balayant le terrain et toi qui fonces comme un boulet, comme une malédiction, comme...

La claque sur la nuque fut assez sévère.

« Raulito ! Tu es un vrai sagouin ! »

Le coach l'avait rejoint au milieu du terrain en traînant sa jambe infirme et s'apprêtait à lui donner un autre taquet. Raúl leva les bras pour se protéger le visage.

« Arrête de faire l'imbécile. Il n'y en a plus que pour cinq minutes.

— Je sais...

— Tu n'en sais foutre rien ! Tu veux rester sur le banc pendant le prochain match ? »

Raúl fit non de la tête. Il voulait jouer tout le temps. Le prochain match et tous les autres. C'est pour ça qu'il était parti de chez lui avant ses seize ans, pour jouer au rugby chaque samedi, chaque dimanche, chaque sainte journée. Chaque fois qu'il regardait ses mains, elles lui semblaient vides et inutiles : pour lui, les mains ne devaient servir qu'à

attraper le ballon, à planter ses ongles dans les coutures du cuir pour le mordre féroceement après chaque essai. Mordre dans une vie que Raúl ne connaissait pas encore : vingt ans est un âge malheureux, au milieu de tant de possibles, et Raulito voulait seulement rester sur le terrain, en ne pensant qu'à ce ballon amoché.

« Va jouer, va... » lui dit le coach, d'un ton un peu plus doux.

Ce gamin lui plaisait. Raúl Barandiarán Tombolini, aussi long que son nom, maigre comme un clou, têtu comme une mule quand il avait quelque chose en tête. S'il avait vécu ailleurs, il aurait pu apprendre l'escrime ou la boxe, avec ses jambes rapides, ses mains lourdes et peu de poids à trimballer. Mais Raulito était né à Caballito, quartier de l'ouest de Buenos Aires, où il n'y avait ni salle d'armes ni ring, et où la boxe était au plus un divertissement de gommeux. Il y avait seulement un terrain de sable dur avec quatre poteaux en guise de buts. À Caballito on pouvait choisir : foot ou rugby. Raúl avait choisi le second, parce qu'il aimait se servir de ses mains, pas de ses chaussures.

Quand il avait commencé à jouer, les vieux de son équipe, âgés de dix-huit ans, qui le samedi soir allaient boire de la *cerveza* Quilmes avenue Costanera, lui avaient appris que ce ballon incrusté de boue était sa propre chair, « un morceau de ton cœur, et si l'adversaire veut te le choper, il doit d'abord te désosser les bras à coups de couteau. T'as compris, *niño* ? »

Raúl avait compris et il était devenu ce genre d'homme : grand, maigre, têtu. Il avait largué l'école parce qu'il ne pouvait pas rester quatre heures d'affilée sur un banc, il s'y sentait à l'étroit. De temps en temps, Raúl demandait l'autorisation d'aller pisser et il sortait courir, les coudes serrés pour ne pas offrir de prise au vent, la tête bien calée entre les épaules ; il fonçait sans s'arrêter jusqu'aux premières maisons colorées de La Boca, jusqu'à la mer qui, là-bas, sentait le mazout et l'eau pourrie. Il s'arrêtait un moment à regarder les putes avec leurs robes fleuries et leur air fatigué, puis s'en retournait toujours courant, en comptant ses pas pour ne pas s'ennuyer, en chassant les pensées superflues, les bruits d'un pays qu'il ne connaissait pas encore, l'image des murs couverts d'affiches de plus en plus exaltées, *Volvió Perón, Que viva Perón, Murió Perón...*

Son prof de gym l'avait fait entrer dans l'équipe de rugby de La Plata. Il lui avait dit : laisse tomber l'école, elle ne te rendra ni malin ni riche. Il l'avait vu jouer une fois sur le terrain du quartier, avec des

maines larges comme des pelles et les autres gamins qui explosaient comme des quilles. Pour lui, c'était du gâchis de le laisser étudier pour devenir *contador*. Qui ferait jamais confiance à un comptable grand comme une asperge ? Le prof lui fit connaître le rugby un après-midi où il tombait une pluie fine comme celle qu'avait reçue, dans son pays, le grand-père sicilien de Raúl. Là-bas, ils l'appelaient *assuppaiddani*¹, parce qu'elle trempait les os des paysans et les faisait pourrir, jour après jour, sans qu'ils s'en aperçoivent. C'est pour cette raison que son grand-père était venu en Argentine. Il avait été berger dans les latifundia du côté du Rio Negro, des prairies à n'en plus finir, une campagne toute plate et uniforme à faire venir le mal de mer. Puis son père était né et avait grandi, était devenu vacher jusqu'à ce que, à dix-sept ans tout juste, il s'enfuie lui aussi. Il avait grimpé dans un bus et était allé chercher un boulot à Baires, la capitale. Il s'était mis à vendre des godasses dans un trou perdu du côté de San Telmo, où il n'était même pas utile de connaître l'espagnol parce qu'on n'y trouvait que des enfants d'Italiens.

Et puis Raúl était né. Et il avait vécu à San Telmo jusqu'à cet après-midi où son prof de gym le mit dans un bus de la compagnie Estrella del Este. Ils étaient partis voir la mer, la vraie, celle de La Plata. « L'entraîneur est un ami, lui avait dit le prof, on jouait ensemble dans le championnat, peut-être vont-ils te prendre et peut-être te paieront-ils un billet de bus une fois par semaine pour rentrer chez toi. » Je ne veux pas rentrer chez moi, avait pensé Raúl, mais il s'était tu tant ce qu'il voyait par la fenêtre du bus lui semblait insensé : passé les dernières maisons, l'océan entraît dans la terre, se glissait au milieu de la campagne et la noyait d'une eau qui semblait fausse, peinte comme dans cette carte postale que son père avait envoyée quand il était petit et qu'il avait trouvée au fond d'une boîte. Au dos, il y avait l'écriture toute tordue du père qui plantait les points sur les « i » comme les clous dans les semelles des chaussures. De l'autre côté, au contraire, il y avait la mer, bleue comme il ne l'avait jamais vue, un bleu dense, compact, sans rayure, sans rien. Ça lui avait fait peur, mais il ne l'avait dit à personne.

Cet après-midi-là, sur le terrain, on lui donna un ballon et on lui dit de courir.

« Où ? »

— Où tu veux. Au milieu du terrain, sur les lignes. Tu n'as qu'à

courir. »

Il avait coincé le ballon sous son bras et il était parti, la tête baissée, les épaules en mouvement, sans rien voir d'autre que la terre qui défilait sous ses pieds, comme le font les taureaux rendus fous par la tristesse ou la vieillesse. Son père le lui avait dit, et il lui avait dit aussi qu'à un moment donné ces pauvres bêtes perdaient la tête et qu'alors elles se mettaient à galoper en engloutissant la terre sous leurs sabots, et qu'il fallait s'en éloigner parce qu'à ce moment-là il n'y avait ni homme ni dieu, il n'y avait plus de clôture, plus de rivière, plus de talus, il n'y avait même plus de patron ou de vacher, ces taureaux couraient, un point c'est tout, comme l'avait fait Raúl la première fois au milieu du terrain. Jusqu'à ce qu'ils se mettent à cinq pour l'aplatir comme une masse pendant que le prof le regardait, satisfait.

Deux semaines plus tard, il était en équipe première. À dix-huit ans, il avait gagné son premier championnat. Avec l'argent de son embauche il avait acheté une moto, une vieille Guzzi, et il avait commencé à raconter que c'était celle du Che, la Poderosa, que c'était bien lui, Ernesto Guevara, qui l'avait pilotée, avant de se barrer d'Argentine faire le fou dans le monde. Personne ne le croyait, mais il s'en foutait. Le rugby lui avait servi aussi à ça : à penser que les choses se passeraient toujours bien dans la vie, y compris pour un type comme lui, fils de savetier et petit-fils de vacher.

1. Mot formé des mots siciliens *assupari* (tremper) et *viddani* (paysans). (Toutes les notes sont des traducteurs.)

2.

Comme vestiaire, il y avait une rangée de crochets fixés aux murs et une odeur de menthe et d'eucalyptus qui obstruait les narines. Sous la douche, les garçons du La Plata Rugby Club étaient heureux parce qu'ils avaient vingt ans : le match et la victoire étaient déjà derrière eux ; devant il y avait la nuit d'un samedi de fête, même si les sous manquaient pour faire la bringue, deux bières au maximum et une *chuleta* au barbecue à Puerto Madero, au bord d'une eau qui n'est pas une rivière, qui n'est rien, juste une langue d'océan qui a oublié d'où elle vient et qui reste accrochée aux rochers du port, comme morte. Au moins, là-bas, il faisait frais, la nuit passait plus vite et les garçons pourraient oublier les paroles du coach. Il était en train de les engueuler, l'un après l'autre, devant la douche, droit sur sa jambe valide, l'autre suspendue au corps, apparemment inutile.

« Le titre, ce n'est plus la peine d'y penser ! Si vous jouez comme aujourd'hui, vous pouvez même oublier la forme du ballon ! »

Hugo Passarella avait une gueule asymétrique coupée par la ligne de ses lèvres, droites et durcies par les tourments de toute une vie. Il avait joué, lui aussi, puis on lui avait éclaté la jambe gauche lors d'un match de championnat et depuis, il la traînait derrière lui, comme il l'aurait fait d'un enfant débile. Aide-toi d'une canne, lui avait-on dit. Il avait refusé. Il aurait eu l'impression d'arrêter de vivre ; est-ce qu'un vieux qui boitille et qui radote ressemble à un coach ? De toute façon, il le savait, s'il avait une canne il ne s'en servirait que pour briser quelques têtes. Autant l'éviter. Mieux vaut claudiquer.

Ses joueurs, il les avait récupérés gamins et il leur avait enseigné le rugby petit à petit, comme on nourrit les bambins ; il leur avait expliqué comment avoir les coudes hauts pendant les mêlées et le front bas pour chercher le nez de l'adversaire ; il avait dessiné le terrain sur

un bout de carton en montrant à chacun où il ne devait jamais aller, ce à quoi il ne devait jamais s'attendre, parce que le ballon est comme une mauvaise femme, il est mal foutu, il ne roule jamais droit, il s'en va où il veut, si vous restez à l'attendre, il vous fait cocu tout de suite. Et vous, vous n'êtes pas cocus, vous êtes l'équipe première du La Plata RC et vous devez gagner le championnat. Compris, les gars ?

Les gars opinaient. C'étaient des valeureux, ils en voulaient, et Passarella le savait. Mais penser être les meilleurs, ça peut vous ramollir tout de suite. Donc il les engueulait après chaque entraînement. Certains étudiaient à l'université, d'autres allaient encore à l'école, un d'entre eux était postier, deux autres travaillaient à l'usine. Raulito par exemple aimait bien les clous, les fils et les ficelles. Il aurait pu devenir cordonnier, comme son père, mais il avait choisi d'ouvrir un garage. Il faisait le mécanicien quand il en avait envie et quand il n'était pas trop fatigué par les entraînements. Une fois par semaine, si tout allait bien : de toute façon les gens, à Baires, prenaient l'autobus, les voitures étaient rares et vieilles, des bagnoles américaines d'une longueur interminable, avec les sièges recouverts de carton à la place du cuir, sans pièces de rechange parce que ça coûtait trop cher de les faire venir de l'autre côté du monde ; quand elles étaient déglinguées, on les mettait au garage et on les laissait là, comme on met au placard un vêtement que l'on ne porte plus.

(À propos : nous sommes en 1978, nous sommes en Argentine et depuis deux ans les militaires commandent. Ils commandent, menacent, tuent : c'est leur façon de s'amuser. En ce moment ils sont en train d'organiser la Coupe du monde de *fútbol*, un spectacle à avoir les yeux qui brillent parce que le monde entier viendra : ils n'en ont rien à foutre, les Italiens et les Allemands, des événements tragiques et puants qui se passent en Argentine ; ils n'en ont rien à foutre les Brésiliens et les Russes que Jorge Rafael Videla se soit proclamé président à vie et qu'il soit en train d'entuber le pays ; est-ce la faute des Français ou des Hongrois si Videla et les autres contre-amiraux, les éminences et les généraux, veulent que l'Argentine soit gouvernée à coups de balai et de baïonnette, en se débarrassant des têtes brûlées et des rouges, des anarchistes, des pédérastes, des barbus, des gueules de fiottes, des communistes, des socialistes, des vagabonds, des péronistes, des radicaux, des bonnes sœurs, des syndicalistes, des putains, des étudiants, des *montoneros*, des petits profs de l'Éducation nationale, des

pacifistes de mes couilles, des malades internés, des fainéants, des mécréants ? Que devons-nous faire, cher monsieur, les laisser s'emparer du pays ? Qu'ils bourrent le crâne de nos enfants avec leurs conneries tiers-mondistes, qu'ils les fassent devenir communistes, que devons-nous faire ? Dites-moi ce que vous auriez fait si vous les aviez vus pisser sur la patrie, sur le drapeau, sur l'uniforme, sur la croix, sur les sacrements...

Eux, ils savaient très bien ce qu'il fallait faire. Son Excellence Videla l'avait judicieusement promis le jour de son accession au trône : on éliminera d'abord les subversifs, puis leurs amis et enfin les indécis. Et maintenant, pourquoi faites-vous la gueule ? De quoi vous plaignez-vous ? Pensez plutôt à la fête, *carajo*, pensez au *mundialito*, la *selección* albiceleste va gagner la Coupe du monde, vous pouvez le parier. D'autant que ce n'est ni un délit ni un péché de parier sur les vertus de nos joueurs, des garçons à la tête saine, sans cheveux longs, sans communiste dans leur famille, parier que l'Argentine *va a ganar* est une action patriotique...)

« Je te dépose, Mono ? »

Raúl s'était arrêté à l'entrée du terrain, assis sur sa Guzzi, moteur en marche, la main jouant avec la poignée de gaz. Javier était toujours le dernier à sortir du vestiaire. Mince, rapide, sans un poil de barbe, la peau soyeuse comme celle d'un enfant, il était surnommé le Mono, le singe, à cause de ses bras longs et noueux qui semblaient le propulser dans les airs chaque fois qu'il jouait une touche. Il avait l'air d'un brave gars, tombé ici un peu par hasard, mais sa tête était dure comme une pierre dont il se servait en mêlée pour briser tout ce qui se trouvait entre lui et le ballon.

« Alors, tu viens, oui ou non ? »

Le Mono caressa des yeux la Guzzi. Puis il regarda Raúl avec méfiance. « Tu ne vas pas boire une bière avec les autres ? » demanda-t-il. Non, ce soir Raúl ne serait allé nulle part. Il l'avait promis à Teresa, sa petite amie. Donne-moi un samedi, lui avait-elle demandé. Comment lui dire non ? Pendant qu'il faisait semblant de faire de la mécanique, Teresita faisait bouillir la marmite. Elle travaillait dans une taverne à La Boca tous les matins, tous les après-midi, toutes les saintes journées. Le patron la payait pour rester à laver des tasses et à faire des omelettes et des *huevos revueltos*. Tu commences à neuf heures du matin et tu finis à la nuit, et c'est comme ça que tu te ruines la santé, ma petite Teresita, à

respirer de l'huile frite toute la journée pour deux cents *pesos*. Je me ruine la santé de peur de perdre ce boulot, parce qu'autrement, comment survivra-t-on ? Quand ferons-nous un enfant ? Quand deviendrons-nous une vraie famille ? Toi et moi, nous sommes une famille, Teresita, toi, moi et les gars du La Plata RC parce que je ne renonce pas au rugby. Et qui te le demande ? Juste un samedi, un samedi par mois, Seigneur, c'est quoi, Raúl, un samedi par mois. Ta bière, tu la bois avec moi à la maison et puis on fait l'amour. C'est triste le samedi, Teresita, ce sont les vieux qui font l'amour le samedi soir. Eh bien on le fera nous aussi parce que le dimanche, je peux me réveiller tard. Je t'attends ce soir, je t'attends après l'entraînement, je t'attends, Raúl, d'accord ? Elle l'avait regardé de sa façon à elle, comme à l'école, quand elle l'appelait Raulito et qu'elle le fixait, en attendant que ce soit lui qui baisse les yeux et qu'il dise oui de la tête.

« Ce soir, je rentre à la maison, Mono. Sinon, cette fois, Teresa me laisse tomber. Alors, je te dépose ? »

Le Mono allait encore à l'école et les bières, ce n'était pas pour lui. Il habitait avec sa mère à San Telmo, le quartier où les immigrants italiens avaient débarqué et s'étaient installés cent ans auparavant : une *vivienda popular*, que le temps avait incrustée dans le paysage comme si elle y avait toujours été, avec des murs de plâtre en lambeaux, des volets en bois, une rambarde rouillée, des toilettes sur le balcon et un vieux mûrier planté au milieu de cette cité. Il y avait beau temps que Javier avait cessé de demander comment un mûrier avait atterri à San Telmo : il y était, un point c'est tout, et les familles qui habitaient là le défendaient avec la dernière énergie : qu'ils prennent le pays, la patrie, qu'ils prennent tout, mais pas le mûrier, le mûrier est à nous, il n'a jamais crevé, il donne de la fraîcheur l'été, avec ses feuilles grandes comme des ombrelles, en décembre on y accroche des *bolas* de verre factice pour fêter Noël, et puis il remplit le paysage, parce que sinon, de nos fenêtres on ne verrait que d'autres fenêtres, d'autres *viviendas populares* taillées à la règle par les géomètres de Perón, où vivre est d'une tristesse absolue qui tord l'estomac. Au moins, dans le temps, il y avait Perón. Le dimanche, il se montrait à la Casa Rosada¹, tu allais en ville, tu l'écoutais en bras de chemise et quand tu rentrais, tu avais l'impression d'avoir fait quelque chose d'important, un vrai voyage. Maintenant, ne restaient que ces maisons aux gouttières rouillées et aux persiennes de couleurs dépareillées. Et le mûrier. Et Javier le Mono, qui,

dans son immeuble, se trouvait bien.

« Emmène-moi à la maison, Raulito.

— Parce que tu appelles une maison la porcherie dans laquelle tu vis ?

— Et toi, tu appelles une moto ce tas de ferraille ? »

Raúl lui pinça l'oreille avec deux doigts. « Monte, espèce de monstre, il se fait tard. »

Tard pour quoi ? voulait lui demander le Mono. Chez lui, il y avait seulement sa mère, veuve depuis qu'elle l'avait mis au monde. Il grimpa sur la Guzzi et s'accrocha aux barres d'acier du cadre parce qu'à moto, Raúl tournait la poignée à fond jusqu'au taquet. Une fois, le Mono était resté suspendu en l'air comme un crétin, la Guzzi était partie pleins gaz, à la manière des motos japonaises, et lui avait été éjecté de la selle. Comme il avait les fesses dures, il s'était relevé tout de suite, mais Raúl avait raconté l'histoire dans le vestiaire et les autres s'étaient moqués de lui pendant tout le reste de la saison. C'était arrivé l'année précédente, mais pour Javier, c'était dans une vie antérieure. Le temps allait trop vite, parfois il avait l'impression de réussir à le plaquer, à lui mettre un bras autour des chevilles pour le clouer par terre, et c'était toujours trop tard, tout était déjà arrivé.

« On va le gagner, ce championnat ?

— Tu as entendu le coach. On gagne que dalle cette année.

— Et tu y crois ?

— Non. »

Raúl n'y croyait pas. Le coach était pleurnichard, chiant, sombre à l'intérieur comme à l'extérieur. Lui, il l'aimait bien, comme un père, mais il ne l'avait jamais vu rire. Ils allaient le gagner à nouveau ce championnat. Comme toujours. Comme de juste ? C'étaient les plus forts, les plus costauds.

« Tu es arrivé, *hermano*... »

Ils s'étaient arrêtés. Raúl passa au point mort, laissa le moteur de la Guzzi battre ses quatre temps comme un tambour.

« Si on gagne, on ira peut-être jouer en Italie, dit le Mono.

— Et qu'est-ce qu'on irait faire en Italie ?

— On dit que le rugby se joue là-bas dans des stades grands comme celui de La Boca. On n'a qu'à gagner le championnat et on se fait inviter pour une tournée². Qu'est-ce que tu en penses, Raulito ?

— En attendant, toi, tu dois penser à tes études, Mono. Tu as tes

examens dans deux mois. »

Raúl remit les gaz et s'en alla.

Il s'en alla sans se retourner. Sinon, il aurait vu la Volkswagen noire, à l'arrêt de l'autre côté de la rue.

Il aurait vu aussi les deux types qui descendaient de la voiture pour se glisser dans la porte d'entrée, juste derrière le Mono. L'un d'entre eux était grand et courbé comme une apostrophe ; l'autre, petit et nerveux, marchait les jambes écartées, comme s'il montait sur un ring.

Javier ne les vit pas non plus. Il prit l'escalier à pied, son sac de sport sur l'épaule...

« Maman ! » commença-t-il alors qu'il était deux étages plus bas. « On les a battus... Maman ! »

Personne ne répondit. La porte de son appartement était entrouverte. Javier la poussa et se figea : sa mère était là, devant lui, droite, tendue, avec un regard qu'il ne lui avait jamais vu.

« Maman, qu'est-ce que... »

Il ne finit pas sa phrase. Deux silhouettes sortirent de l'obscurité de la pièce, poussèrent Javier contre la cloison, la tête écrasée contre le mur, le canon d'un pistolet enfoncé sur la joue. Il entendit des bruits de pas dans l'escalier.

« C'est lui ? » demanda une voix, avec une tonalité rugueuse, expéditive. « On va lui demander... » répondit un autre.

Une bouche s'approcha de son oreille.

« Tu es Javier Moretti, n'est-ce pas ? »

Le garçon ne répondit pas. La voix, encore plus proche, devint un murmure.

« En dernière année au lycée Bolívar... c'est toi, Mono, n'est-ce pas ? »

Le garçon acquiesça.

Un cri déchira la nuit derrière lui. Javier se tourna et vit sa mère, coincée entre deux armoires à glace. L'un d'eux lui fermait la bouche, sa main grande ouverte contre le visage : ce cri, un mugissement d'animal, de bête écartelée, était le hurlement de sa mère. Le garçon essaya de dire quelque chose mais il se retrouva avec un sac de jute sur la tête. Puis le noir.

1. La Maison rose est le siège du pouvoir exécutif argentin, située au centre de Buenos Aires.

2. En français dans le texte.

3.

Deux jours plus tard, à l'entraînement, tout le monde était là : Raúl, Otilio, Pablo, Gustavo, Santiago, le Turc, Marciano... Quand il récupérait ses garçons le lundi, le coach les faisait courir. Le dimanche n'était pas bon pour eux. Après deux tours de terrain, ils avaient le souffle court et les yeux larmoyants.

« Du nerf, *cabrones* ! »

Pablo courait devant tout le monde parce qu'il n'aimait pas rester derrière. Il était postier et s'enfilait cent kilomètres par jour à bicyclette entre les maisons de Recoleta, puis il arrivait au club et il faisait cent fois le terrain de haut en bas, avec les autres derrière qui ne l'attrapaient jamais, au grand jamais, jusqu'à la fin de la partie.

Le Turc courait. Il avait trente ans et était le plus vieux de l'équipe, petit et trapu comme un livreur de patates ; quand il ne jouait pas, il travaillait dans une tannerie, il lavait, brossait, nettoyait, cousait des peaux... Il préférait être sur le terrain. Il était pilier, quand il recevait le ballon il le défendait comme si c'était sa mère qu'il n'avait jamais connue.

Otilio courait. Le trois-quarts, grand et large comme une armoire, avait seulement vingt ans et voulait devenir médecin. Mariano courait. Il travaillait dans un fournil et avait les mains grandes comme les ailes d'un moulin. Santiago courait. Avec ses cheveux crépus d'Indien, ses yeux noir de jais, personne ne savait d'où il venait ni même quel était son métier, mais quand il s'échappait, le ballon collé au torse comme la chose la plus précieuse du monde, on aurait dit qu'il se déplaçait, sur ce terrain labouré par des milliers de traces de pas, sans jamais toucher le sol. Gustavo courait. C'était le plus jeune, seize ans, léger comme une plume, rapide comme un lièvre ; à la touche il sautait vers le ciel, pour prendre ce ballon qui lui arrivait, jamais très propre, touché par tout le

monde, comme si chacun voulait le saluer avant que Gustavino ne l'attrape et ne l'emporte.

Raúl aussi courait. Cette fois Teresa l'avait gardé pour elle. La nuit du samedi et celle du dimanche, ils avaient parlé amour, fugue, enfants. Quels enfants, Teresa ? Les enfants, Raulito, les enfants, comme tu l'as été toi-même. Je suis encore jeune, Teresa. Tu vas avoir vingt et un ans dans deux mois, tu es vieux, tu es un ancêtre, tu es adulte comme un petit soldat, et maintenant tu m'emmènes déjeuner dehors.

C'était dimanche matin, il avait plu toute la nuit et dehors il y avait encore un air humide et transparent. On va aller à la mer, lui avait dit Raúl. Il l'avait emmenée vers les baraques de *pescadito frit* à deux pesos la barquette, et Teresa était vraiment heureuse et Raúl aussi était content mais quelque chose lui manquait, le match lui manquait, le coach lui manquait, les garçons lui manquaient, mais il n'avait rien laissé paraître. Je suis heureux moi aussi, avait-il dit à Teresa, et maintenant rentrons à la maison pour faire l'amour parce que, quand nous aurons des enfants, on ne pourra plus le faire. Allons à la maison, lui avait répondu Teresa, allons à la maison, mon amour.

« Le Turc, qu'est-ce que tu fais là-bas ? hurla le coach. On ne va dans les coins que pour pisser ! Va chercher ce foutu ballon, fonce ! »

Le Turc obéit, tenta un coup de pied, le ballon s'éleva, se retrouva dans un fouillis de mains, Otilio s'en saisit et fila vers les poteaux, mais à deux mètres de la ligne de fond, des bras en tenaille se resserrèrent autour de ses jambes : Raúl et Santiago l'avaient plaqué. Ballon à terre, on reprend avec une mêlée. C'était seulement un match d'entraînement mais aucun des garçons n'aurait cédé un centimètre de terrain. Passarella les observait, réjouï, en mastiquant son cigare.

Deux heures après, dans le vestiaire, la bonne humeur régnait. L'entraînement leur avait donné envie d'autres matchs. C'était toujours comme ça, le lundi.

« Dimanche on joue contre Córdoba, était en train de dire le coach. Ce sont des coriaces, ils cognent dur.

— Nous aussi on cogne », fit observer le Turc.

Le coach ne le regarda pas. Il n'aimait pas que les garçons le coupent, même si le Turc n'était plus un gamin depuis longtemps.

« Ces points, on en a vraiment besoin. Aujourd'hui vous étiez lents, vous traîniez les pieds... »

Gustavo leva la main, comme à l'école.

« Oui ? »

— Il avait plu, coach. Un vrai bournier, le terrain...

— Je m'en fous. Si tu as peur de la pluie, reste chez toi jouer aux dames avec ta sœur. À l'entraînement, je vous veux tous concentrés, merde ! Des questions ? »

Passarella les regarda l'un après l'autre : personne ne broncha. Ils s'habillèrent en silence et partirent sans un mot. Raúl était le dernier. Passarella l'arrêta.

« Où est passé le Mono ? »

— Je ne sais pas, coach. Je l'ai attendu au même endroit que d'habitude. Il n'est pas venu.

— Va le voir. Dis-lui que s'il ne s'entraîne pas demain, il ne jouera pas dimanche. »

Raúl arrêta la Guzzi devant l'immeuble de Javier. À cause de ce connard de Mono, il arriverait chez lui quand Teresa aurait fini de préparer le repas. Elle lui servirait le plat sans prononcer un seul mot, parce que Teresa était susceptible comme un pou, elle ne lui demanderait pas comment s'était passé l'entraînement, elle ne lui dirait rien, elle lui ferait juste une gueule sinistre et offensée. Au diable le Mono qui l'obligeait même à se taper trois étages à pied. Il voulait l'appeler depuis la rue mais les volets étaient fermés, totalement clos, comme si la maison était vide.

Il frappa deux fois. Pas de réponse. Il chercha un rai de lumière sous la vieille porte déglinguée. Il l'aurait bien enfoncée avec son pied, mais qu'aurait-il dit ensuite à la mère de Javier, qui était une emmerdeuse, capable de le virer à coups de balai ? Il frappa à nouveau, attendit : rien.

Il se tournait pour descendre quand il entendit derrière lui une porte qui s'ouvrait. La voisine.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Une femme, derrière ce battant entrouvert, le visage encadré par le mur et la porte.

« Vous cherchez qui ? »

Une tonalité grossière, suspicieuse.

« Javier Moretti. »

La femme resta un moment à le regarder.

« Vous êtes de la police ? »

— Non.

— Et alors, pourquoi vous le cherchez ? »

Comment ça, pourquoi je cherche le Mono ? Je le cherche, c'est tout, pensa Raúl. Le Mono est mon ami, il devait venir s'entraîner et on ne l'a pas vu. Mais il ne dit rien. Il commençait à s'inquiéter.

Il insista.

« Il n'y a personne ? »

La porte ne bougea pas, la femme était toujours derrière.

« On les a emmenés », dit-elle enfin.

Elle n'avait l'air ni désolée ni préoccupée.

« Comment ça, emmenés ? »

Mais il n'y eut pas de réponse. La femme avait déjà fermé la porte.

4.

Emmenés ? Comment ça, emmenés ? Qui lui a dit, à cette vieille cinglée, qu'on les a emmenés ? Peut-être sont-ils allés à San Justo, la mère de Javier a un frère dans ce coin, peut-être l'oncle est-il malade, peut-être est-il mort, ça veut dire quoi, emmenés.

Il devait parler à Passarella.

Le coach vivait dans le quartier de Mataderos, un amoncellement de maisons qui servait de frontière entre la ville et la campagne, où les gardiens de troupeaux rassemblaient les bêtes avant de les emmener à l'abattoir. Raúl l'avait raccompagné chez lui une fois ; c'est là qu'il alla le chercher.

« Qu'est-ce que tu fous ici ? »

Passarella avait juste entrouvert, comme la voisine du Mono. Il n'était pas rasé, avait les yeux chassieux, la respiration difficile comme s'il avait été surpris en plein cauchemar.

« Tu es sourd ? Je t'ai demandé ce que tu foutais ici !

— J'ai un truc à vous dire, coach.

— Dis-le.

— Je peux entrer ? »

L'homme réfléchit un moment.

« Attends-moi en bas. »

Il le retrouva devant la maison dix minutes plus tard. Il avait mis une chemise propre, il s'était rasé, le cigare entre les dents, l'air mécontent : c'était de nouveau le coach.

« Alors ?

— Le Mono...

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. Il n'est pas chez lui.

— Elle en dit quoi, sa mère ?

— Elle n'est pas là non plus. Une voisine dit qu'on les a emmenés hier après-midi. Tous les deux. »

Passarella ne lui demanda pas qui les avait emmenés.

Il ne lui demanda rien.

« Ça me fait mal à la jambe de rester debout, dit-il à la fin. Allons faire un tour. »

Raúl se tourna vers la Guzzi. Le coach lui posa une main sur le bras.

« Laisse la moto ici. » Il regarda un bus qui arrivait du fond de la rue. « On prend celui-là. »

Il était dix heures du soir, l'autobus était vide. Passarella et Raúl s'installèrent au fond. Pendant un moment, ils laissèrent le car parcourir les rues désolées de Mataderos, ses maisons étroites et hautes de briques nues, avec des cartons sur les fenêtres, dans une mauvaise lumière. La nuit était tombée.

« Tu le sais que le Mono ne reviendra plus, n'est-ce pas ? » dit Passarella à l'improviste.

Non, Raúl ne le savait pas.

« Il ne reviendra plus, répéta le coach.

— Pourquoi ?

— C'est à lui qu'il faudrait le demander. »

Lintonation était devenue plus dure.

« On lui demandera.

— Oublie ça. S'ils viennent te chercher chez toi sans se donner la peine d'attendre la nuit, ça veut dire que chez toi, tu n'y retournes plus !

— Mais qu'est-ce qu'il a fait, Javier ? Il a seulement dix-huit ans.

— Pour eux, ça leur suffit.

— Mais qui c'est, eux ?

— Parle moins fort...

— Qui c'est, coach ? »

Passarella remit son cigare dans sa poche.

« Écoute, moi, je ne veux pas me mêler de ça.

— De quoi ? De quoi parlez-vous ?

— Je parle de ton pays, abruti. » Il porta le regard de l'autre côté de la fenêtre. « Je parle de ce qui arrive dehors. Et toi, tu dois t'en tenir à l'écart. Quoi qu'ait fait le Mono, quelque connerie qu'il ait pu faire, toi, tu penses au rugby et c'est tout. Maintenant descends, va...

— Et vous ?

— Moi, je reste encore un peu. J'attends que ma jambe me fasse moins mal... Allez, bouge-toi ! »

Raúl gagna la porte de l'autobus. Il cogna, de ses doigts pliés, sur la vitre. Le chauffeur freina. Le garçon aurait voulu dire encore quelques mots, mais il connaissait le coach, il connaissait son ton de voix définitif. Il descendit sans se retourner.

5.

Le Mono revint deux jours plus tard. Avec les mains liées derrière le dos par deux tours de fil de fer et un trou dans la nuque gros comme une noix. Il revint en flottant sur les eaux sales du Rio de la Plata, après que les pierres qu'on lui avait mises dans les poches furent tombées au fond du fleuve. Il revint avec son visage de gamin que l'eau avait gonflé comme si on l'avait tabassé, ses yeux grands ouverts, avec une sorte de stupeur et de rien dans le regard.

Il fut repéré par deux petites frappes qui étaient allées pêcher. Ils l'attrapèrent par un pied et le traînèrent sur la rive. Ils fouillèrent ses poches : pas de fric. Il n'y avait que sa carte de l'équipe de rugby, son nom et sa photo avec l'air gentil qu'il avait avant qu'on ne lui mette une balle de calibre 9 dans la tête.

Passarella fut chargé de l'identifier ce soir-là à l'institut médico-légal. Il arriva en boitant, avec l'imperméable qu'il ne portait que pour les matchs à l'extérieur. Il s'était rasé et avait mis un peu d'eau de Cologne.

« Vous êtes le père ?

— L'entraîneur. »

L'infirmier était de ceux qui avaient appris à ne pas poser de questions.

« Venez avec moi. »

Il avait l'air de s'ennuyer.

Ils traversèrent un couloir très long, avec une odeur de chlore à vomir. Par terre, derrière une porte, une civière. Dessus, il y avait Javier, avec un drap immonde qui le recouvrait entièrement. Ne sortait qu'un pied avec une chaussette blanche.

« Vous ne pouviez pas le mettre ailleurs ?

— La morgue est pleine. Il y a eu un autre accident sur l'autoroute.

— Un autre accident ? Qui vous a dit que c'était un accident pour celui-ci ? »

Passarella se baissa, découvrit le visage du garçon. L'infirmier commença à lire sur une feuille de papier :

« ... Javier Moretti, dix-huit ans, né à Buenos Aires en 1960, domicilié Coronel Rivadavia 1261... c'est lui ?

— C'est lui. »

Passarella se releva péniblement.

L'homme lui tendit la feuille.

« Signez ici et allez donc dormir. »

Le matin suivant, au cimetière, toute l'équipe était là. La mère de Javier était réapparue, le visage bouffi de larmes, les lèvres scellées dans un silence irrémédiable. Elle se tenait à l'écart, au milieu de membres de sa famille qui semblaient vouloir la protéger de tous. Seul manquait Passarella. Les garçons l'avaient attendu sans comprendre pourquoi il n'était pas arrivé le premier. Depuis qu'ils le connaissaient, le coach n'avait jamais manqué un entraînement, jamais. Et là, on enterrait un de ses gars et il n'était pas là.

Le Turc s'approcha de Raúl qui était considéré comme une sorte de parent du mort.

« Pourquoi le coach n'est-il pas venu ?

— Je ne sais pas. Quand je l'ai vu, il était bizarre...

— Tu l'as vu ? Où ?

— Chez lui, l'autre soir. Je voulais lui dire qu'on ne savait pas où était le Mono.

— Et lui ?

— Il n'a rien voulu me dire. Il avait l'air de déjà tout savoir.

— Il n'y a rien à savoir. Ils l'ont tué. Amen.

— Il a pris une balle dans la nuque, Turc.

— S'ils l'avaient flingué par-devant, qu'est-ce que ça changerait ? S'ils t'avaient flingué à la place du Mono, qu'est-ce que ça changerait ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'ils ont mis le pays dans la merde.

— Le coach a dit que... »

Le Turc éleva la voix.

« C'est ici qu'il aurait dû dire ce qu'il avait à dire. »

Le prêtre le regarda de travers, puis agita en l'air sa breloque à encens. Il parla de mauvaise grâce, en latin, en avalant les mots. Il avait

l'air distrait, comme s'il était là par hasard. Quand il prononça le nom de Javier, les garçons baissèrent la tête pour penser en paix à leur ami mort. Cinq minutes et ce fut tout. Quatre croque-morts arrivèrent, prirent le cercueil et le firent glisser dans la tombe. Ils n'attendirent même pas que quelqu'un jette la moindre poignée de terre : avec leurs pelles ils commencèrent tout de suite à remplir le trou. Ils étaient pressés, eux aussi.

À la fin, Raúl s'approcha de la mère de Javier. Il ne savait pas vraiment quoi lui dire, mais c'était pour lui la seule chose à faire, lui faire comprendre qu'il était là, qu'il serait toujours là. La femme lui apparut plus fluette, plus menue que dans son souvenir, comme si la douleur lui avait dévoré le corps. Raúl s'efforça de trouver une phrase à dire, mais ce fut la mère de Javier qui parla.

« J'ai fait le tour de tous les commissariats de la ville... »

Elle avait une voix basse et ferme. Raúl attendit la suite.

« Je me disais qu'eux le gardaient peut-être quelque part, qu'ils me le rendraient peut-être. »

Encore eux. Eux, qui ? Raúl ne lui posa pas la question, qui lui semblait déplacée. Il attendit que la femme s'essuie le nez et qu'elle remette son mouchoir dans son sac.

« Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Toujours la même chose. Qu'ils ne savaient rien. Que ceux qui avaient pris mon fils n'étaient pas de la police.

— Et vous les avez crus ? »

La femme sembla se dresser d'un coup, comme si on lui avait touché un nerf sensible. Elle regarda Raúl dans les yeux.

« Qu'est-ce que ça peut te faire que je les aie crus ?

— Désolé...

— Qu'est-ce que tu aurais fait, toi ? »

Raúl vit les garçons qui l'attendaient près du portail du cimetière. Comme Passarella ne s'était pas montré, c'était à lui de leur dire de rentrer chez eux.

« Je ne sais pas », dit Raúl.

La femme le considéra avec un peu de compassion, puis elle tira de sa poche un petit cahier froissé, feuilleta rapidement les pages à carreaux remplis d'une écriture minutieuse, soignée. Le Mono écrivait comme ça, patiemment, méticuleusement. Comme quand il jouait au rugby. La femme mit le cahier entre les mains du garçon.

« Ça, je l'ai trouvé au fond de son sac, au milieu de ses affaires sales.

— Pourquoi est-ce à moi que vous le donnez ?

— Parce que Javier avait confiance en toi. Quand tu l'emmenais sur ta moto il se sentait en sûreté, comme un pape. » Elle s'efforça de sourire. « Moi, je ne l'ai pas lu. Je ne veux rien savoir. Mais s'ils l'ont tué à cause de ce qui est écrit, ça veut dire que Javier faisait quelque chose de bien. Lis-le aussi pour moi. »

Raúl hocha la tête, presque par politesse, puis il mit directement le cahier dans sa poche.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Teresa montra le petit cahier rouge sur la table, au milieu des assiettes sales du dîner et de deux bouteilles de bière vides. Raúl lui avait raconté le cimetière, le visage gonflé de douleur de la mère de Javier, le discours au lance-pierre du curé, va savoir s'ils lui avaient dit l'âge du Mono, va savoir s'ils lui avaient expliqué comment on a tué mon ami. Raúl se sentait plus offensé par ce prêtre, raide comme un clou de cercueil, que par les assassins du Mono.

Teresa avait écouté sans rien dire. Ils avaient continué à manger, les yeux fixés au fond de leur assiette, chacun dans ses pensées. Raúl avait saucé son plat avec un morceau de pain, puis, avec son couteau, il avait ramassé les miettes de pain sur la nappe et s'était appliqué à les aligner comme des soldats de plomb. Il ne voulait pas que ce repas se termine, qu'arrive le moment de se regarder dans les yeux, d'admettre que leurs vies avaient été percutées par des événements étranges et inconnus. Une image le perturbait, plus que la mort du Mono : ces deux tours de fil de fer autour des poignets de son ami. Même pas une corde ou une paire de menottes : un bout de fer avait suffi.

« Tu es triste ? »

— Qu'on l'ait tué ?

— Que vous ne vous soyez même pas salués. Moi, ça me rendrait folle. Quand ça m'arrivera, je veux saluer tous mes amis. »

C'est alors que Raúl avait sorti le petit cahier et l'avait mis sur la table. Quand Teresa commençait à parler ainsi, il avait peur. Peur de ce qu'elle disait, de la manière dont elle le disait. Quand ce serait son tour à lui, il préférerait ne pas le savoir, mourir un point c'est tout. Il avait poussé le cahier de Javier au milieu des assiettes sales.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Ça vient du Mono. Sa mère me l'a donné. »

Il l'ouvrit et commença à le feuilleter. La qualité de l'écriture était incroyable. Pas comme celle de Raúl, qui écrivait comme son père ressemblait les chaussures, les lettres bien gravées sur la feuille pour y fixer les mots, comme les clous de son père fixaient la semelle à la chaussure. Javier n'avait jamais eu de père ; il avait appris à écrire en imitant la calligraphie patiente de sa maîtresse d'école, une lettre à la fois, en arrondissant le tracé de chaque voyelle.

« Qu'y a-t-il d'écrit ? »

Raúl commença à lire, en prenant une phrase de chaque page : « ... ici il parle d'un match contre le club de La Boca, c'est daté du 21 septembre, le Mono a marqué deux essais dont ils se souviennent encore... Ici, par contre, ça concerne sa classe, 10 octobre, il écrit que la prof de chimie veut le virer mais qu'il s'en fout qu'on le vire, parce qu'il en a terminé avec l'école, ce n'est plus le moment de rester planqué en classe, ce n'est plus le moment d'attendre...

— D'attendre quoi ?

— Je ne sais pas. Il n'en parle pas. »

Il tourna quelques feuilles, s'arrêta sur une page.

« Celle-là, elle est du 18 novembre. »

Raúl lit en silence.

« Qu'est-ce qu'il a écrit ?

— Tu savais que Javier faisait partie de l'Union des Étudiants ?

— Qui ? Le Mono ? »

Teresa lui prit le cahier et se mit à tourner lentement les pages. Elle s'arrêta soudain en posant son doigt sur la feuille.

« Tu te rappelles quand ils ont supprimé les réductions sur les manuels ?

— La manif devant le ministère ?

— Javier y était.

— Il ne me l'a jamais dit.

— Il ne t'avait pas dit non plus qu'il militait avec ces fadas de l'Union. Écoute un peu : "Le gouvernement a décidé d'interdire toute forme de protestation. Il a interdit toutes les manifestations athées et antinationalistes. Mais qu'est-ce que nos droits ont à voir avec l'athéisme ? Ils veulent nous arrêter mais cette fois ils n'y parviendront pas..."

— Et puis ? demanda Raúl.

— Il ne dit plus rien. Le cahier s'arrête ici.

— C'est pour ça qu'il s'est fait choper. Il y avait un tas de policiers ce jour-là, je m'en souviens.

— Ils savaient tout, eux », dit doucement Teresa.

Eux. Voilà. Eux à nouveau. Eux, qui ont emmené Javier, qui lui ont lié les mains derrière le dos avec un fil de fer, qui l'ont tué comme un bâtard, sans même le regarder dans les yeux. Eux, qui lui ont bousillé la gueule dans les eaux du Rio de la Plata. Eux, ils savaient, lui, non.

« Je ne pouvais pas supposer... » commença Raúl.

Il semblait vouloir se justifier. Puis la voix se brisa en mille morceaux, comme l'explosion d'un verre de cristal. Son dernier mot trembla dans sa bouche puis s'éteignit dans un long sanglot. Teresa poussa les assiettes sales et se pencha sur la table pour lui prendre la tête, la tenir, la garder entre ses mains. Raúl était secoué par les pleurs. Ses pensées, son corps étaient bombardés, refaçonnés à jamais. Il comprenait que cette soirée marquait la fin d'une époque de sa vie. Plus rien ne serait comme avant. Ni lui ni Teresa. Rien ni personne ne serait plus comme avant.

La jeune femme s'approcha encore jusqu'à lui effleurer les paupières.

« Tu ne te feras pas tuer, n'est-ce pas, Raúl ? Promets-le-moi, tu ne te feras pas tuer... »

Raúl garda les yeux fermés. Il ne dit rien. Il ne pensa plus à rien.

8.

Le lendemain, on jouait. Ceux de Córdoba étaient arrivés, ils avaient fait huit heures d'autobus. Ils avaient le visage bouffi de sommeil et la tête dans le brouillard. Ils avaient appris qu'un des gars du La Plata RC, un maigrichon rapide qui jouait à l'aile, avait été retrouvé mort dans le fleuve. Ils ne savaient pas comment se comporter : devait-on en parler ou faire comme s'il ne s'était rien passé ?

L'entraîneur les avait fait mettre en rang, plantés devant le bus dont le moteur était déjà en marche et leur avait dit : « Ce mort, nous n'y sommes pour rien. Maintenant on va à La Plata, on joue notre match, puis on rentre à la maison. » Les garçons avaient fait oui de la tête, peu convaincus, et étaient montés dans le car.

Ils avaient mis une nuit pour franchir les Andes et maintenant ils étaient sur le terrain, à chauffer leurs crampons sur ce sol raviné, séché par le sel et le vent comme tous les terrains où l'on joue face à l'océan et où l'on doit faire plus attention à l'endroit où l'on met les pieds qu'aux adversaires. À supposer qu'il y ait une équipe adverse contre laquelle jouer : trois minutes avant le coup de sifflet, seule l'équipe de Córdoba était sur le terrain.

Les garçons de La Plata se trouvaient dans le vestiaire. Assis, habillés, cuirassés. Muets. Passarella regarda l'horloge. Il se leva en s'appuyant lourdement au dossier du banc. Il se tint une seconde en équilibre sur sa jambe valide, l'autre paraissait accrochée à son corps par hasard.

« Sur le terrain dans une minute. »

Personne ne bougea.

« Ceux qui ne se sentent pas prêts peuvent rentrer chez eux. »

Il n'avait pas l'air en colère.

« Demandons à l'arbitre une minute de silence », proposa Santiago,

l'Indien.

Le coach se tourna brusquement vers lui.

« Non !

— Pourquoi non ?

— Nous allons sur le terrain pour jouer. Un point c'est tout. Le reste, on le laisse à l'extérieur du terrain.

— Le reste s'appelle Javier, insista Otilio.

— Tu les as lus, les journaux ? demanda Passarella.

— Non, je ne les ai pas lus... Qu'est-ce que ça a à voir avec les journaux ?

— Il n'y a même pas une foutue ligne sur Javier. Comme s'il ne s'était rien passé. Là dehors, ils l'ont déjà oublié.

— Si nous ne faisons pas cette minute de silence, je ne joue pas, rétorqua le Turc.

— Moi non plus », dit Mariano.

Passarella regarda Raúl.

« Et toi ? »

Les garçons se tournèrent vers lui. Raúl comprit que ses camarades ne savaient pas ce qu'il allait répondre et ça le mit en rage.

« Je pense qu'aujourd'hui, personne ne jouera, coach », déclara-t-il.

Passarella resta appuyé contre la porte comme une branche tordue. Les garçons l'entendirent mâchouiller son cigare furieusement.

« Vous ne comprenez pas... » murmura-t-il à la fin.

Puis il sortit du vestiaire.

L'équipe de La Plata entra sur le terrain en silence, les visages tirés, une chaussette noire nouée autour du bras pour rappeler ce qui s'était passé.

Passarella boitilla jusqu'au centre du terrain.

« Écoutez, dit-il à l'arbitre. Nous allons faire une minute de silence. » Il semblait mal à l'aise. « Un de mes gars est mort. Un bon...

— Il faut une autorisation de la fédération », lui répondit l'arbitre.

Passarella se tourna vers ses joueurs : ils attendaient. Il baissa la voix, une lame de verre.

« Envoie chier la fédération, tête de nœud...

— Mais comment...

— Comment je me permets ? Tu me demandes comment je me permets de t'appeler tête de nœud ? »

Il se rapprocha encore de l'arbitre, lui pointa un doigt sur le torse.

« Si tu ne laisses pas mes gars faire cette minute de silence, il n'y aura aucun match. Et après, qu'est-ce que tu iras raconter à la fédération ? »

L'arbitre s'éclaircit la voix en cherchant à retrouver un peu de dignité.

« OK. Une minute. Et après, on commence. »

Au début, il n'y a que les yeux des amis de Javier qui cherchent, désorientés, quelque chose à regarder, parce qu'une minute passe lentement, comme sont lentes la vie et la mort, elle passe au pas ; une minute est un bruit de secondes, des couplets qui se succèdent et qui ne finissent jamais. Et pourtant elle se termine, l'arbitre siffle et alors ce que personne n'imaginait survient. Sur le terrain personne ne bouge, dans les tribunes, personne ne s'assied, tous sont immobiles, raides, les bras le long du corps, le ballon a été oublié au sol, tout le monde attend encore un peu, parce qu'une minute, c'est peu, peu pour le Mono, peu pour cette mort de merde, un fil de fer autour des poignets, le canon d'un pistolet appuyé sur la nuque. Où l'ont-ils donc flingué, le Mono ? Qu'a-t-il vu en dernier ? La nuit, le ciel, l'eau ? La gueule d'un des salopards ? Non, une minute ne suffit pas, il en faut une autre, et une autre encore, tous immobiles, enchaînés, déterminés à faire se dilater le temps, à le rendre aussi long que la vie qui attendait le Mono et qu'ils lui ont arrachée, il avait dix-sept ans, fils de pute, vous pensez que ça suffit, une minute. Quatre, cinq passent. Puis six. Personne n'est pressé de bouger, personne n'est pressé d'oublier. Huit minutes. Neuf.

Dix.

Le silence dura dix minutes. Puis tout reprit vie, les joueurs se mirent en position sur le terrain, leurs visages laissant apparaître un sourire à la fois beau et ivre de non-dits, l'arbitre siffla le début du match, mais désormais il pensait à autre chose, comme pensaient à autre chose les adversaires, ces garçons appliqués venus de Córdoba pour disputer une partie de rugby et qui avaient rencontré la vie et la mort en une seule journée, en une minute qui en avait duré dix.

À la gueule des fumiers qui avaient fait sa fête au Mono.

Ce fut une partie sans problèmes. Les gars de Passarella la gagnèrent sans même s'apercevoir qu'ils jouaient. Au coup de sifflet final, l'applaudissement qui retentit des tribunes disait quelque chose de plus, quelque chose de définitif.

Un seul homme quitta les tribunes sans applaudir. Petit, une quarantaine d'années, boiteux lui aussi mais avec une démarche rapide comme s'il était à la fois pressé et nerveux. Il marchait en s'appuyant sur un bâton ferré, la jambe raide comme un piquet, une main dans la poche de son imperméable, le visage pensif. Il évita les petits groupes de désœuvrés, les commentaires échangés à voix haute, il ne fit pas attention non plus aux expressions de ceux pour qui cette fin d'après-midi semblait un jour de fête.

Le boiteux arriva sur la route et regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque chose. À voir ses vêtements froissés, son teint pâle, son rasage approximatif, on l'aurait pris pour un petit employé, peut-être un de ceux qu'on rencontre à midi sur la rue Florida en train d'acheter un cornet de marrons parce que de toute façon il n'y a pas grand-chose à faire au bureau. Au contraire, Ricardo Montonero était un militaire. De plus, un officier, capitaine ou à peu près, même s'il n'avait jamais fait la guerre et s'il n'avait même pas d'ordonnance ni de voiture de service à l'attendre à la sortie, seulement un autocar qui s'arrêta bondé. Montonero essaya de débayer la voie à coups de bâton jusqu'à ce que deux types le portent à l'intérieur, pauvre vieux dit l'un, pauvre estropié fit l'autre, mais Montonero demeura muet. Personne ne devait savoir qui il était et pourquoi il était allé jusqu'au stade de La Plata.

Le boiteux Montonero descendit de l'autobus trois quarts d'heure après sur l'avenue du Libertador. Il se dirigea vers un bâtiment de pierre blanche, l'emblème de la république gravé sous le toit, une enfilade de fenêtres hautes et étroites fermées par des grilles de fer, un jardin bien propre et une sorte de colonnade sur la façade pour faire croire que c'était une maison de riches.

À une époque, cet édifice avait abrité l'Esma, la Escuela de Mecánica de la Armada. Puis on avait envoyé les cadets apprendre leur métier ailleurs et le bâtiment blanc sur l'avenue du Libertador avait été dévolu au Bataillon 601 des services de renseignement de l'armée : les éboueurs de la junta militaire, chargés de nettoyer le pays.

Montonero traversa un hall d'entrée qui ressemblait à celui d'un hôpital. Deux types sans uniforme qui bavardaient appuyés contre un mur se redressèrent et lui adressèrent un vague salut. Montonero grimpa l'escalier jusqu'au premier étage et se retrouva au début d'un couloir long et étroit, avec une seule fenêtre au fond et une rangée de portes fermées de chaque côté. Ici, il n'y avait plus aucune trace de l'air martial qu'arborait la façade de l'édifice. Il écarta du pied deux mégots de cigarettes qui se trouvaient sur le sol et entra dans son bureau à peine plus grand qu'un trou à rat : une table de travail, deux chaises, un téléphone, un porte-plume avec quatre crayons et une armoire métallique contre le mur. Montonero l'ouvrit. À l'intérieur il y avait un cintre avec son uniforme de capitaine de corvette et un miroir. Il enleva son imperméable, son costume, sa chemise, ses chaussettes et accrocha le tout méticuleusement dans l'armoire. Il se regarda dans le miroir : il était flasque, tordu, sa jambe gauche plantée dans le sol raide comme un piquet, sa jambe droite ressemblant à une sorte d'esse bancale qui aurait été détachée et revissée à la va-vite.

Il passa en revue son corps cagneux et blanc, le cheveu rare, les omoplates saillantes, le cul étroit et bas. Il caressa avec une moue de dégoût son ventre gonflé de bière : il était écœurant. Montonero le savait bien, et, pendant un instant, il en fut satisfait. Avec ce physique ridicule, cette jambe déglinguée, un autre que lui aurait été réduit à ramasser des cartons la nuit sur l'avenue Central. Un autre, pas lui. Lui, il était le capitaine de corvette Ricardo Genulfo Montonero, fonctionnaire d'encadrement au ministère de l'Éducation, promu officier de l'armée pour hauts mérites patriotiques, à la barbe des autres collègues restés accrochés à leur vie de merde, dans leur maison de merde, avec des femmes geignardes et des enfants bornés ; les quatre sous qu'ils gagnaient en remplissant de la paperasse leur servaient à voir des parties de rugby, alors que lui, ces petits voyous de La Plata, il allait se les faire, tu parles d'un championnat, attends que j'explique ça au colonel Benavides...

À peine pensa-t-il à Benavides que son petit sourire s'évanouit. Il finit de s'habiller à la hâte, ses doigts achoppant sur la double rangée de boutons dorés, tyrannisant sa cravate pour obtenir un nœud rachitique. Il se regarda encore dans le miroir : son uniforme pendouillait, boursoufflé et disgracieux comme si c'était celui d'un autre. Lui-même était peut-être un autre, ce foutu métier de militaire ne lui collait pas à la peau, mais il lui avait été utile, il l'avait protégé et lui avait donné quelques satisfactions. Il posa une main sur le holster qu'il avait fixé à la ceinture et qui le faisait pencher d'un côté sous le poids du Luger, des insignes, des brandebourgs et des décorations qu'il devait porter chaque fois qu'il allait au rapport chez le colonel. Ç'aurait pu être pire, se consola-t-il : il claqua les talons, ferma l'armoire métallique et sortit de son trou à rat.

« *A sus órdenes...* »

Il se redressa comme un coq, dans un garde-à-vous approximatif.

« Repos... » dit le colonel Benavides sans le regarder.

Il avait quelques années de moins, mais tout ce que la nature avait refusé à Montonero, elle l'avait accordé à Benavides avec une générosité perfide. Grand, mince, les épaules carrées, le dos droit et le regard méprisant. Le colonel portait un costume de lin clair, ses initiales étaient brodées sur la chemise. Il ne portait jamais d'uniforme : c'est une question de rang, expliquait-il. Il avait récupéré la moitié du deuxième étage pour en faire son bureau et l'avait aménagé comme une

place d'armes. On disait qu'il recevait directement ses ordres du président Videla et qu'il lui rendait compte, chaque matin, de l'état de la sécurité nationale : arrestations, interrogatoires, assassinats... Seul Benavides connaissait les réponses de Videla. Ne parvenaient à Montonero que des échos parcellaires, des humeurs, des impressions.

« Alors, Montonero, la partie vous a plu ? Il y avait de belles foufounes dans la tribune ? »

Benavides continuait à regarder dehors, par la fenêtre de son bureau, large comme un portail, qui donnait directement sur le trafic de l'avenue.

« Ils jouent bien, répondit Montonero. Ils ont une bonne mêlée et deux ailiers qui courent vite. S'ils ne perdent pas contre le Resistencia, ils peuvent gagner le championnat. »

Le colonel se tourna vers Montonero.

« Et qu'est-ce qu'on en a à foutre ? » demanda-t-il brusquement.

Rien, sauf que Montonero aimait le rugby. Il avait été arbitre un temps, dans une autre vie, quand sa jambe était encore intacte.

« Alors on classe le dossier ? Il n'y aura pas là, dans cette bande, d'autres connards qui nous casseront les couilles ? »

Moments précieux, qui redonnaient à Montonero le plaisir de faire ce métier. On classe ou on leur colle aux basques comme des chiens de garde ? Il en savait quoi, ce gandin de colonel, de ce qui était bon pour la sécurité nationale ? C'était à Montonero de décider à quel moment clore un dossier, à quel moment on n'avait plus besoin d'envoyer les gars de l'étage du dessous farfouiller dans la vie des autres. Et ce dossier, Montonero ne voulait pas le classer. Pas tout de suite.

« Il y a quelque chose qui me tracasse.

— Parlez.

— Le garçon que nous avons arrêté...

— Moretti. Un délinquant. Alors ?

— Aujourd'hui, les membres de son équipe ont voulu faire une minute de silence avant le match.

— Quoi, Montonero, maintenant on s'occupe aussi de ceux qui sont silencieux ?

— Certainement pas, mon colonel.

— Mieux vaut silencieux que communistes.

— Mieux vaut silencieux que bandits.

— Et alors où est le problème ?

— Ils sont restés silencieux pendant dix minutes.

— Comment ? Dix minutes ?

— Dix minutes, mon colonel. Je les ai comptées.

— Et le public ?

— Aussi.

— Dix minutes...

— On aurait entendu voler les mouches.

— C'est la faute de ces abrutis qui devaient se débarrasser de ce jeune con. Ils lui ont mis deux pierres dans les poches, l'ont balancé à l'eau et sont partis.

— Si vous permettez, mon colonel...

— Un cadavre retrouvé, c'est toujours des funérailles. Et les funérailles, c'est toujours de grosses emmerdes.

— Mon colonel...

— Quoi, capitaine, quoi ? »

Montonero avait mal à la jambe, ça le lançait là où étaient plantés les trois clous qui tenaient plus ou moins les os.

« Je peux m'asseoir ? »

Il s'assit sans attendre la permission.

« Ces dix minutes de silence n'étaient pas des funérailles. C'était une provocation. Une provocation manigancée contre nous. »

Au mot « provocation » le cœur de Benavides s'emballa, ses pensées devinrent féroces.

« Collez-leur au cul, à ces gosses. Je veux tout savoir, ce qu'ils pensent, ce qu'ils combinent, qui ils rencontrent, avec qui ils baisent. Si besoin, prenez quelques hommes...

— Vous n'entendrez plus parler de ces gens, *mi coronel* !

— Encore une chose, capitaine. Cette canne...

— Qu'est-ce qu'elle a, ma canne ?

— Où l'avez-vous récupérée ? Je veux dire avec ce pommeau et tout le reste...

— Un brocanteur », dit-il, méfiant.

Il réfléchit un instant.

« Un de ceux dont nous avons fermé la boutique. Il était inscrit à l'UGT.

— C'est un truc de tarlouze, Montonero. Une canne avec un pommeau d'argent dans l'armée, c'est un truc de tarlouze. Débarrassez-vous-en. »

Montonero vacilla imperceptiblement.

« C'est un ordre ?

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que c'est un ordre... »

Il fit un vague salut militaire et traversa le bureau de Benavides qui lui parut aussi vaste que le pont d'un paquebot, la canne sous le bras comme un officier des colonies. Il lui semblait que les os de sa jambe foutue allaient se fracasser dans un bruit sourd. Il n'en fut rien.

À peine dehors, Montonero s'appuya contre le mur du couloir, ferma les yeux et respira longuement comme un soufflet. Ça aussi, je le jure, c'est sur le compte de ces ordures de La Plata, ça aussi.

« Vous avez du plomb dans le cul, aujourd'hui ? »

Les garçons regardèrent le coach d'un air renfrogné. Ils savaient qu'il avait raison. Impossible de s'entraîner, passes molles, plaquages de gonzesse : ils avaient la tête ailleurs. On aurait dit des badauds entrés sur le terrain par hasard.

« Mariano ?! Tu te fais une branlette, là-derrrière ? » Passarella les avait rejoints au centre du terrain. « Et toi, Santiago, tu crois que ce tas de fiottes peut s'appeler un pack ? C'est pas du rugby, ça, les gars ! Ça, ce n'est rien ! »

Il cracha son cigare par terre, prit le ballon sous le bras et alla vers le vestiaire. Fin de l'entraînement.

Sous la douche, les garçons se lavèrent sans un mot, comme s'ils ne se connaissaient pas.

Le Turc brisa le silence.

« C'est ces ordures de militaires qui l'ont tué.

— Tais-toi, le Turc, dit une voix.

— On se tait tout le temps, ici, protesta Raúl.

— Et vous faites bien », intervint Passarella en entrant dans la salle de douche.

Tout le monde se tut, les regards se firent méfiants. Il y avait désormais un soupçon de défiance entre les garçons et l'entraîneur.

« Vous ne ressuscitez pas le Mono en pleurnichant. Pensez plutôt au prochain match. Et tenez-vous loin des emmerdes. »

Quand Passarella fut sorti, Santiago cracha un grumeau de savon et l'écrasa avec son pied. Il ne se passa plus rien. Personne n'ajouta quoi que ce soit.

Raúl fut un des premiers à se rhabiller. Il savait ce qu'il devait faire. Il alla directement voir Passarella, qui s'était assis sur le trottoir et

gribouillait sur des feuilles de papier. Des schémas de jeu pour la prochaine partie.

« Je vous raccompagne, coach. »

Ce n'était pas une question.

« Moi ? Je ne monte pas sur ce tas de ferraille, tu le sais bien, dit-il en montrant la Guzzi de Raúl. Je prends le bus. »

Il fourra les feuilles dans sa poche, se releva et partit en boitant vers l'arrêt. Raúl marcha à côté de lui en poussant sa moto.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu aux funérailles de Javier ? »

Passarella continua à marcher sans s'arrêter.

« Tout le monde se le demande, là-dedans, insista Raúl en montrant le vestiaire.

— Qu'est-ce qu'ils se demandent ?

— Si vous avez eu peur. C'est ça qu'ils se demandent. »

Le coach dépassa l'arrêt et continua à marcher, en regardant fixement le trottoir dégradé.

« Les cons... bougonna-t-il à la fin. Je n'ai jamais eu peur de rien. »

Réponse de merde, pensa Raúl. Il monta sur sa Guzzi, la mit en marche d'un coup de kick.

« Je les connais, ceux-là », dit le coach brusquement.

Raúl attendit, moteur au ralenti.

« En tuant de pauvres types comme Moretti, ils pensent rendre un grand service à la patrie. Il n'y a pas moyen de les raisonner. Si tu les croises, il vaut mieux changer de trottoir. Un point c'est tout.

— Qu'est-ce que vous en savez ? »

Passarella ne répondit pas. Il secoua la tête : il le savait, c'est tout. Raúl sortit le cahier de Javier, le posa sur le réservoir de la moto, le gardant fermé avec la main.

« Ça, c'était au Mono. Il y est écrit qu'il était mêlé au mouvement étudiant. Celui de la manifestation d'octobre. »

Passarella fut tenté d'allonger la main vers le petit cahier. Raúl le vit dans la souffrance de ses yeux, dans ce voile de rage qui brouilla un instant son regard. Mais ce fut seulement un moment de faiblesse qui ne laissa aucune trace dans la voix du coach.

« Jette-le et oublie ce qu'il y a dedans.

— Pourquoi ?

— S'ils viennent te chercher, toi aussi, il vaut mieux que tu n'aies rien à raconter. »

Mais il le dit pour lui-même, d'une voix très faible. Raúl mit les gaz et s'en alla.

« C'est vrai, ce qu'on raconte ? »

Le Turc sortit les mains du baquet dans lequel il nettoyait sa peau de vache depuis un quart d'heure. Hernán le regardait en attendant sa réponse. C'était un des plus vieux de la tannerie, il y était quasiment né, mais il ne t'écrasait pas de son savoir quand il t'apprenait le métier. Un gars bien.

« Qu'est-ce qu'on raconte ? »

— On dit que deux barbouzes ont enlevé un de tes coéquipiers... »

Le Turc regarda ses mains, il avait la peau fendue par le maniement du ballon de rugby et par les acides de la tannerie. Bientôt, elles ressembleraient à un morceau de viande saignante.

« Et puis ? »

— Qu'ils l'ont tué parce qu'il était communiste », répondit Hernán.

Le Turc appréciait son ami et la façon directe qu'il avait de poser des questions. Sauf que cette fois, il ne savait quoi répondre.

« J'en sais rien, moi, s'il était communiste. »

— Sinon, pourquoi ils l'auraient tué ? »

Le Turc s'assombrit.

« C'était juste un gamin... »

— Et toi ? »

— Moi quoi ? »

— Qu'est-ce que tu fais, Turc ? Tu n'es plus un gamin, toi. »

— Je m'occupe de mes affaires, qu'est-ce que je dois faire d'autre ? Je sais comment préparer une peau. Je sais comment arrêter un adversaire sur le terrain s'il veut marquer un essai. »

Le Turc sourit, se caressa les dents avec un doigt.

« Et comment tu l'arrêtes, l'adversaire ? »

— Au besoin, je lui casse une jambe. Mais tant que je joue, il ne

passee pas. »

La sirène retentit, fin du boulot. Hernán enleva son tablier et ajouta :

« Ils sont déjà passés, Turc. » Il regarda autour de lui. « Attends-moi dehors, aux vélos », dit-il à voix basse.

Le Turc acquiesça.

« On se voit ici avec les autres samedi soir... » annonça Hernán.

Il pleuvait. Le Turc et lui étaient appuyés sur leurs bicyclettes, la route était déserte. Le Turc avait faim, il avait mal aux jambes après neuf heures à gratter des peaux avec du crin.

« Il y aura des gens qui bossent dans des boîtes de la Carretera Norte, poursuit Hernán. Des ouvriers. Des gens comme toi et moi. On cherche à remettre sur pied une sorte de syndicat.

— Les syndicats ont été dissous. »

Hernán sourit.

« On ne l'a pas encore créé, celui-là. Comment pourraient-ils le dissoudre ? Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Tu viens ?

— Je ne sais pas », bredouilla le Turc.

Et c'était vrai.

« Tu as peur ?

— J'ai un match. J'aime bien me coucher tôt la veille.

— Fais pas ta lopette avec moi, Turc. On a une petite discussion avec les autres, et puis tu vas au pieu, d'accord ?

— Peut-être », bougonna-t-il sans se retourner. Hernán sourit.

Montonero, immobile de l'autre côté de la rue, sourit aussi. Mais c'était un sourire différent, presque déçu. Hernán se tourna vers lui. Ils échangèrent un regard, un clin d'œil. Puis chacun poursuivit son chemin.

Le lendemain, le Turc était à l'entraînement. Il essaya de plaquer Mariano qui partait vers la ligne d'essai mais le garçon l'évita et fila, le ballon serré contre son torse, sans se retourner. Le Turc tenta de le rattraper en lui marchant méchamment sur une jambe ; l'autre s'étala par terre avec un râle de douleur.

Ses équipiers se précipitèrent, le remirent difficilement debout parce qu'il pesait son bon quintal. Le Turc restait là, seul, à regarder.

« Mais qu'est-ce qui lui a pris, à celui-là ? » fit Mariano en se massant le genou. Le Turc était toujours là, comme s'il n'entendait rien ; il se baissa pour refaire un nœud à une chaussure, sans regarder les autres.

Passarella arriva : « Bon, ballon à terre, on reprend avec une mêlée. Allez, personne ne s'est fait mal. »

Dans le vestiaire Passarella alla le chercher sous la douche et l'emmena dans un coin pour parler.

« Assieds-toi. »

Le Turc se laissa glisser sur le banc. Sa serviette était trop petite, laissant apparaître deux bras solides comme des troncs d'olivier.

« Qu'est-ce qui t'a pris, Turc ? Si tu joues comme ça samedi, ceux du Corrientes nous mettent trente points dans la vue.

— Je n'ai rien. Sauf que... »

Passarella s'accroupit à côté de son joueur, approcha sa tête de celle du Turc. On aurait dit un prêtre en confession.

« Quoi, Turc ?

— Le Mono. On lui a fait une belle cérémonie.

— Je sais.

— Et puis ?

— On lui a dédié dix superbes minutes de silence, dimanche

dernier.

— Et puis ? »

Teigneux comme un gamin, le Turc. Il attendait que le coach explose. Au contraire, Passarella resta calme, il se redressa, massa sa jambe folle.

« Et puis nous espérons ne pas devoir organiser d'autres funérailles. Rentre chez toi, Turc. Dors bien, pense que nous devons gagner le championnat. Ne pense qu'à ça. Tout le reste viendra après. »

Le Turc ne rentra pas chez lui. Il était honteux de son agression contre Mariano. Que lui était-il arrivé ? Il le savait très bien : d'abord le Mono, puis Hernán avec cette histoire de réunion. Tout s'était mis à tourner trop vite.

Il attendit que Mariano sorte du vestiaire.

« Désolé pour tout à l'heure, l'ami...

— Laisse tomber, Turc. »

Mariano ressemblait à une armoire mais c'était un type en or. De temps en temps on le voyait arriver sur le terrain avec un carton de pains chauds, tout juste sortis du four. Tout le monde l'aimait bien. Tout le monde, sauf les adversaires.

« On prend une bière ? » demanda Mariano.

Le Turc avait autre chose en tête.

« Dis-moi, tu n'as pas été syndicaliste ?

— Avant.

— Quand, avant ? »

L'autre agita une main en l'air.

« Dans une autre vie. Avant qu'ils ne dissolvent les syndicats. Pourquoi cette question ?

— Je connais un gars, à la tannerie. Il m'a demandé d'aller avec lui à une réunion. Ils veulent refaire le syndicat.

— Ils sont fous.

— Je crois bien.

— Toi aussi, tu es fou, Turc ?

— Non, je ne suis pas fou. C'est si je ne fais rien que je risque vraiment de devenir fou.

— En quoi ça me concerne ?

— La réunion a lieu ce soir. Je n'y vais pas tout seul, je n'y comprends rien à ces trucs... »

Mariano le regarda, surpris, presque attendri.

« Ça te fait mal, l'histoire du Mono ?

— Tout commence à me faire mal, Mariano. Alors, tu viens ? »

Le rendez-vous était fixé devant la tannerie. Le Turc et Mariano arrivèrent à pied, ponctuels.

« Et lui, qui c'est ? demanda Hernán quand il vit que le Turc n'était pas seul.

— Je m'appelle Mariano, je joue dans la même équipe... répondit le garçon.

— C'est un des nôtres, confirma le Turc. Lui, il comprend de quoi il retourne.

— À qui avez-vous dit que vous veniez ici ?

— À personne. »

Hernán les examina : ils ne racontaient pas de conneries.

« Je suis content que vous soyez venus, finit-il par déclarer.

— On doit quand même partir tôt, précisa le Turc.

— Je sais, demain vous avez match.

— Le Corrientes, c'est du lourd. »

Hernán approuva de la tête.

« Avec eux il vaut mieux prendre tout de suite le centre du terrain et le garder jusqu'à la mort. Ils ont une ligne de trois-quarts qui n'a pas perdu un ballon de tout le championnat. »

Le Turc le regarda, surpris.

« Et qu'est-ce que tu en sais, toi qui n'as jamais vu un match ?

— Je l'ai lu sur *Clarín*, voilà comment je le sais... »

Il regarda vers le portail de la tannerie.

« On y va ?

— L'important c'est de faire vite », fit le Turc en hochant la tête.

Le dimanche, le public était deux fois plus nombreux. En partie parce que les victoires remportées par le club étaient de bon augure pour l'issue du championnat ; en partie aussi à cause de cette histoire des dix minutes de silence pour le gamin assassiné. Personne ne l'avait écrit, personne n'en avait parlé, mais cet affront silencieux fait aux militaires et à leurs barbouzes avait déjà fait le tour de l'Argentine ; à chaque *esquina*, dans chaque *barrio*, dans les *cafetines*, aux arrêts de bus, partout le bruit avait couru qu'il se passait quelque chose à La Plata.

Sur le terrain aussi, il s'était passé quelque chose. Les gars de Passarella étaient redevenus eux-mêmes. Ils connaissaient leurs schémas de jeu par cœur, les avants ouvraient en éventail et conquéraient tout le terrain, le ballon circulait avec précision. Douze essais d'avance à la fin de la partie.

Parce qu'au fond, c'étaient encore des gamins, les Otilio, Gabriel, Santiago, Raulito. Ils avaient le Mono gravé au cœur, mais il leur fallait vivre et, à leur âge, la vie est faite de trucs totalement dingues, même en Argentine, même sous ces maudits généraux. La vie est un vent qui s'accroche au visage, qui caresse les yeux, qui bouleverse les pensées : il n'est plus temps de regretter, il n'est plus temps de pleurer les morts. Ils avaient transformé ces dix minutes de silence en bonheur, en audace. Ils avaient fait un bras d'honneur aux spectres livides qui hantent les cauchemars. Maintenant, ils avaient joué. Et ils avaient gagné. Y compris pour le Mono.

Aucun d'entre eux n'aperçut Ricardo Montonero qui était revenu dans les tribunes, avec sa jambe malhabile, noyé dans son imperméable. Et auraient-ils aperçu ce petit bonhomme difforme, personne ne connaissait Montonero. Ce n'était qu'un supporter, un de

ceux qui agitaient les bras en même temps que les autres pour applaudir les essais de pure vitesse du *niño* Gabriel et les plaquages de cette armoire d'Otilio. À la fin du match, il était parti, boiteux et content, en s'appuyant des deux mains pour descendre les gradins ; sans canne il fallait tout reprendre de zéro, un éternel recommencement, pensait le capitaine de corvette Montonero ; mais il avait vraiment aimé le match, il trouvait ces gamins excellents et il savourait le programme qu'il avait prévu pour sa soirée. Si seulement sa jambe délabrée lui avait fait moins mal et si le colonel ne lui avait pas cassé les couilles avec cette histoire de canne...

Cette nuit-là, Raúl et Teresa firent l'amour longuement, résolument, en se cherchant des yeux jusqu'à la fin.

« On doit choisir la vie », déclara plus tard Teresa, la main appuyée sur le front de Raúl, comme pour lui transmettre ses pensées.

Elle était inquiète. Le pressentiment de ce qui allait arriver lui mettait les nerfs à vif ; elle était comme les rhumatisants qui sentent arriver l'orage.

« On doit vivre chaque jour, chaque instant, continua-t-elle, comme si c'était le dernier. »

Raúl ne savait pas parler de ces choses. Il était aussi gêné, mal à l'aise, que si on lui avait mis un script entre les mains, tiens lis maintenant, et qu'il devait improviser, trouver la tonalité, poser la voix. Qu'est-ce que ça voulait dire, chaque jour, chaque instant ? Pourquoi devrait-on le vivre comme si toute chose avait une fin ? Pour lui, l'heure n'était pas venue. Même si maintenant, Javier assassiné, l'idée lui était tombée dessus comme une masse : il y a toujours « une dernière fois ». Il se mit à les passer en revue : la dernière fois qu'il avait vu le Mono, la dernière fois qu'il l'avait pris à moto, le dernier ballon qu'il avait reçu de sa part. Il prit aussi conscience que sa propre vie était pleine de dernières fois. La dernière fois qu'il avait vu son père, avant que la cirrhose ne lui fasse éclater le foie. La dernière fois qu'il avait pleuré puis qu'il en avait eu honte. Ça n'avait pas été à cause du Mono, c'était arrivé un an plus tôt, le jour où le coach l'avait viré du terrain parce qu'il avait trop fait l'imbécile aux entraînements : il avait vu le match, caché derrière la porte du vestiaire, honteux comme un voleur, humilié comme un voleur.

« Et si cette vie ne nous suffisait pas ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle ne suffisait pas au Mono.

— Javier est mort, Raúl. Jure-moi que tu ne chercheras pas les ennuis, que tu te contenteras de jouer au rugby. »

Je le jure, je le jure, pensa Raúl. Mais il le dit en s'endormant. Et il oublia tout de suite.

Hugo Passarella, lui, ne dormait pas. Sans raison particulière. Il avait trop de pensées en tête. Il avait pris le bus jusqu'à Microcentro, et maintenant il marchait les mains dans les poches, en traînant sa jambe infirme le long de la rue Florida.

Il s'arrêta devant un cinéma, regarda les affiches. Il y avait un vieux film de guerre avec John Wayne en uniforme de marin. Il décida d'entrer. Il chercha une place au dernier rang et s'assit sans même enlever son manteau. John ressemblait à quelqu'un qui n'avait vu la guerre que dans un scénario, dans son uniforme de colonel frais et bien repassé. Passarella pensa que la guerre au cinéma ne faisait jamais peur. Il appuya sa tête en arrière et s'endormit.

« Les matchs de ton équipe sont bien plus amusants », dit une voix à côté de lui.

Passarella se réveilla en sursaut. Un bonhomme avec un imperméable blanc, un visage renfrogné, pâle et émacié était assis près de lui.

« Comment va ta jambe, Passarella ?

— Montonero ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je regarde le film.

— Dis pas de conneries...

— Entre infirmes, la politesse s'impose, Passarella...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai vu tous vos matchs. Vous êtes lents en mêlée mais vous avez une deuxième ligne qui, à elle seule, mérite le championnat. De vrais caïds. Félicitations.

— Fous-moi la paix, Montonero. J'ai eu une semaine difficile. »

Montonero le laissa regarder le film ; pendant quelques minutes il suivit l'action lui aussi. Puis, sans détacher les yeux de l'écran, il recommença à parler. L'intonation était devenue lente et froide.

« Vous devez vous retirer du championnat, Passarella. Tout de suite. Sinon il n'y aura plus un seul vivant lors de la finale. »

Passarella se retourna brusquement et le prit par le revers de

l'imperméable.

« Qu'est-ce que tu cherches, Montonero ? Ils t'ont déjà cassé une jambe quand tu arbitrais et que tu te vendais au plus offrant ! Tu veux que je t'éclate l'autre ? »

Passarella sentit la pointe d'un bâton appuyé contre son ventre. Puis il comprit que ce n'était pas un bâton mais le canon d'un pistolet.

« Bas les pattes, connard. »

Passarella le lâcha.

« Qu'est-ce que tu me veux ? »

— Les questions, c'est moi qui les pose. »

Passarella se recula pour l'examiner. Le nez crochu planté dans cette gueule d'étudiant porté sur la branlette, la voix geignarde et disgracieuse, le col de l'imperméable graisseux. C'était bien lui, Montonero, sans aucun doute. Mais il avait l'impression de le voir pour la première fois.

« Qu'est-ce que tu as à me regarder ? »

— Qui t'a donné un flingue, Montonero ?

— La patrie. »

Montonero lui ficha le canon du Luger entre les côtes.

« Un peu de respect pour un officier de l'Armada ! »

— Quelle Armada ?

— L'Armada de l'Argentine, *cabrón* ! Notre armée.

— En quoi ça te concerne ?

— Capitaine de corvette Ricardo Montonero, membre des services de la sécurité de l'État.

— Enfoiré ! C'est toi qui as fait tuer le Mono ?

— Nous, nous ne tuons personne. Nous faisons ce que font aussi tes joueurs pendant un match : on corrige les erreurs, les passes foirées, les gestes inutiles.

— Tu es fou, Montonero.

— Je ne suis pas fou. Je reçois des ordres et je les exécute. Tes joueurs aussi exécutent tes ordres sans discuter... Que serait le rugby sans le sens de la discipline, hein ? Que serait devenu ce pays si nous n'avions pas commencé à faire le ménage ?

— En tuant des gamins ?

— Ce Moretti était foutu, de toute façon. Il était fou dans sa tête ; encore deux ou trois ans et tu le retrouvais chez les *Tupamaros* en train de foutre des bombes dans les autobus.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Casse-toi, Passarella. Retire l'équipe du championnat et va faire un tour en Europe avant qu'il ne soit trop tard. C'est le seul moyen de sauver la peau de tes gars. »

Il se leva avec difficulté en essayant de limiter la souffrance que lui faisait subir sa jambe. Il maudit Benavides et se traita d'imbécile de l'avoir écouté et d'avoir laissé sa canne à la maison.

« Je ne devrais pas être là, Passarella. Je le fais pour toi, en souvenir du bon vieux temps.

— Quel bon vieux temps ? »

Montonero ne répondit pas. Il se dirigea en boitant vers la sortie.

Passarella resta seul, perdu. John Wayne était toujours là, bombant le torse comme un soldat de plomb, mais il ne le voyait plus. Il avait mis les mains sur son visage et appuyait les paumes contre ses yeux, comme s'il voulait faire sortir de sa tête tout ce qu'il avait entendu.

Ils arrêtèrent Mariano le soir suivant. Il rentrait de l'entraînement à bicyclette, le sac sur le dos. À la hauteur de la route Panaméricaine, une voiture se mit à rouler à côté de lui puis le serra contre le trottoir. Mariano réussit à ne pas tomber, il mit pied à terre et s'apprêtait à agonir ces trous du cul ; il n'en eut pas le temps : les deux portières du véhicule s'ouvrirent en même temps.

Deux hommes en sortirent, le premier grand et courbé, l'autre petit avec une gueule de vaurien. Ils embarquèrent le garçon dans la voiture et partirent tout de suite. Deux vieilles femmes qui s'étaient arrêtées pour regarder continuèrent leur chemin sans s'adresser la parole.

LEsma se présentait ainsi : au premier étage, il y avait les bureaux ; au-dessus, les cellules, une série de niches, deux mètres sur un et demi, sans toilettes, sans fenêtre, avec seulement une lampe au plafond, suffisamment haute pour éviter que les détenus se pendent au fil électrique. Ce secteur s'appelait la *Capucha*, parce que, quand ils les sortaient des cellules pour les emmener à la mort, ils leur enfilaient sur la tête une capuche noire : moins les détenus en voyaient, moins ils foutaient le bordel. Les interrogatoires avaient lieu dans une pièce sous les toits, assez éloignée de la rue pour éviter qu'on entende les hurlements des suppliciés.

Pour monter là-haut, il fallait passer par une porte bleue qui s'ouvrait sur l'arrière, directement sur le jardin et les escaliers pour que les arrivées et les départs des prisonniers se fassent rapidement, sans cérémonie et loin des curieux.

Ils emmenèrent Mariano directement au deuxième étage. Pendant tout le voyage, lui et les autres ne s'étaient pas adressé un mot. Les barbouzes n'avaient rien à dire, Mariano, rien à demander. Il était clair pour lui que ces deux-là étaient des policiers et qu'ils voulaient le faire

payer pour la réunion avec le Turc et les autres à la tannerie.

Ils le jetèrent dans une des cellules. Mariano s'assit par terre, le dos appuyé contre le mur et, dans le noir, les yeux fixés sur la porte. Il pensait : au moins, quand ils viendront me tuer, je les regarderai en face. Plus tard – il s'était sans doute endormi – il fut réveillé par un bruit de verrou : un éclair de lumière lui heurta la vue, puis le Turc apparut à la porte. Derrière lui, il reconnut les deux hommes de main qui l'avaient enfermé la veille. Ils poussèrent son ami à l'intérieur et fermèrent la porte.

Le Turc se jeta sur Mariano les poings fermés.

« Fils de pute, tu étais obligé de leur dire que j'étais moi aussi à cette réunion ? »

Mariano le balança contre le mur d'une bourrade.

« Mais de quoi tu parles ? »

— Ce n'est pas toi ?

— Ils m'ont arrêté hier quand je rentrais chez moi et ils m'ont amené ici. Je ne sais rien d'autre.

— Excuse...

— Des excuses, mon cul. Pour qui tu m'as pris ? »

La porte de la cellule s'ouvrit. Apparut quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas.

« Qui c'est, le Turc ? »

Ils l'amènèrent dans le trou à rat qui tenait lieu de bureau à Montonero, le laissèrent debout, sans menottes, et s'en allèrent.

Le Turc resta immobile jusqu'à ce qu'il entende un bruit de pas et de serrure rouillée qu'on manipule. Il se tourna : c'était un petit homme, l'uniforme froissé, le pistolet pendu à la hanche, le pantalon large qui tombait de travers sur des petites jambes asymétriques.

« Dimanche dernier, c'est toi qui as offert le deuxième essai aux adversaires... » commença Montonero.

Il se traîna jusqu'à son bureau et se laissa tomber sur sa chaise. Il fixa le Turc.

« Le trois-quarts a foncé sur la gauche et tu lui as couru derrière comme un couillon. Tu as laissé l'autre seul, sur l'aile ; sinon il n'aurait jamais marqué cet essai, même si on l'avait porté jusqu'à la ligne d'en-but.

— Ce n'est pas ma faute ! C'est Santiago qui devait bloquer, à droite », répondit le Turc instinctivement. Puis il regarda, étonné, ce

type déguisé en soldat. Il ne savait pas qui c'était. Il ne l'avait jamais vu.

« De toute façon, ils ne sont plus repassés par là », reprit-il, vexé. Barbouzes ou pas, ce n'est pas eux qui allaient lui apprendre comment jouer au rugby.

« Tu as raison, ils ne sont plus passés de ce côté-là », reconnut Montonero, conciliant. « Tu es bon sur le terrain parce que, quand tu fais une connerie, tu évites de la reproduire. »

Il détacha son ceinturon et l'accrocha au dossier de la chaise. Puis il considéra longuement le Turc, debout devant lui. Un ange passa.

« Ici aussi tu as deux possibilités, mon gars. »

Montonero se passa les mains sur le visage.

« Si tu fais le bon choix, tu sauves le match. Autrement ils perdent tous à cause de toi.

— Quel match ? De quoi parlez-vous ?

— Tu t'es foutu dans le pétrin. Cette réunion, l'autre soir, à la tannerie. Tu n'as pas entendu ce qu'ils disaient ? Des fauteurs de troubles, des bons à rien, des communistes...

— Je n'ai rien à voir avec ça.

— Pourtant tu y étais. Ça me suffit.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je veux que tu coopères avec moi. Tu viens juste de me dire que tu n'avais rien à voir avec eux.

— Je ne suis pas un communiste. Je ne suis rien. Ça vous va ?

— Assieds-toi. »

Le Turc posa une fesse sur le bord de la chaise. Il se sentit soudainement épuisé.

« Il te suffit de me donner un nom de temps en temps, continua Montonero. Ceux qui parlent trop, qui foutent le bordel...

— Je dois devenir indic ?

— Tu dois servir la patrie.

— Et Mariano ?

— Ton copain est un casse-couilles. Un mec du syndicat, on le surveille depuis longtemps. Et il joue mal : il est lent, il pense trop, il n'accompagne pas le ballon quand vous partez en contre-attaque... C'est toi qui m'intéresses. Si tu coopères, tu es sauvé, sinon, tu es mort. Alors ?

— Va te faire foutre.

— Tu me tutoies ?

— Allez vous faire foutre. »

Montonero posa ses mains sur le bureau. Il avait l'air contrarié.

« Je te l'ai juste demandé par acquit de conscience. Je connaissais déjà la réponse.

— Je peux m'en aller ? »

Montonero sourit à peine.

« Voilà comment on va faire. Je te laisse choisir. Si tu préfères, je te passe à mes gars, à l'étage du dessus. Ils pourront peut-être te faire changer d'avis et peut-être qu'un jour, tu me remercieras de t'avoir sauvé la peau...

— Ou bien ?

— Je te fais fusiller tout de suite sans permettre à ces bouchers de te fracasser les os. Tu ne le mérites pas. Tu as été un bon joueur. »

Le Turc sentit un remugle de vomi dans sa gorge qu'il refoula au fond de son estomac.

« Je ne veux pas mourir. Je n'ai rien fait.

— C'est bien le problème. Dans ce pays, vous pensez que ne rien faire est une bonne action, qui mérite récompense. On est en guerre, Turc. Tu veux rester spectateur ?

— Vous voulez me faire tuer pour ça ?

— Un jour ou l'autre, il faut choisir son camp. Si tu n'es pas pour ton pays quand je te tiens par les couilles, ça veut dire que tu es déjà de l'autre côté. »

Montonero joignit ses mains, prit une voix douce de prêtre.

« Mets-toi à ma place, Turc. Comment puis-je avoir confiance en toi ?

— Alors flingue-moi toi-même, grosse merde ! Fais-le, si tu en es capable ! »

Montonero le regarda avec un air de déception. Puis il sortit le pistolet de son étui ; il tenta de se lever mais avec le Luger en main et sans cette foutue canne, il ne savait pas comment faire.

« Aide-moi... »

Le Turc s'approcha, le prit sous les aisselles et le remit debout.

« Maintenant tourne-toi, s'il te plaît... »

Ils restèrent pendant quelques secondes proches l'un de l'autre. Montonero se redressait lentement, la respiration lourde, le Turc avait les yeux rivés sur le mur. Ce fut très rapide. Montonero enleva la sécurité du Luger, pointa le pistolet sur la tempe du Turc et appuya sur

la détente.

Quelques gardes se précipitèrent dans le bureau, arme au poing.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Ils regardèrent le corps du Turc par terre, la tête ouverte comme un œuf, le cerveau collé au mur.

« Allez chercher l'autre, dit Montonero en remettant le pistolet dans son étui. Et envoyez quelqu'un pour nettoyer. »

On retrouva Mariano et le Turc dans une voiture quelconque, les pantalons baissés jusqu'aux genoux, les chemises déboutonnées, avec chacun un trou dans la tête. Le Turc avait encore un pistolet en main.

« Deux *maricones* », déclara le policier aux journalistes qui avaient été convoqués sur l'avenue Costanera, au kilomètre 50.

La voiture était arrêtée dans une clairière de mauvaises herbes et de bouteilles vides fréquentée d'ordinaire par des routiers ou des putes. Ou par des fiottes.

« Comme ceux que vous voyez. » Le policier montra le Turc. « Le gros a tiré sur le gamin, puis il s'est tué.

— Pourquoi ? demanda un journaliste.

— Ça, il faut leur demander, répondit le policier.

— C'est vrai que c'étaient des joueurs de La Plata ?

— C'est vrai. Écrivez que ces saloperies ne doivent pas se produire dans le sport, *puta madre*. L'Argentine a besoin d'air pur, surtout maintenant qu'arrive le Mondial. »

Ce soir-là, ils se retrouvèrent dans le vestiaire, leurs sacs fermés posés par terre, le regard brumeux. Deux d'entre eux étaient allés à la morgue épier les croque-morts charger les caisses en bois sur un fourgon et les emmener Dieu sait où. Maintenant, tous regardaient dans le vide et attendaient que quelqu'un parle en premier.

« Ce n'étaient pas des pédales », affirma Raúl.

Un constat, pas une information. Mariano baisait tous les soirs avec sa copine, une petite blonde de dix-huit ans qu'il avait connue à l'école. Le Turc avait été marié pendant un temps puis il avait emménagé avec une nana de son village qui avait déjà trois fils. Des *maricones*, ces deux-là ?

« Personne n'y croit, dit Santiago, même pas ceux qui l'ont écrit dans les journaux.

— On les a tués, c'est tout, fit un autre.

— Demandez-vous pourquoi », lança Passarella.

Ils ne l'avaient pas entendu arriver. Il avait vieilli de dix ans, ses rides noires entre les yeux semblaient gravées au couteau.

Personne ne répondit.

« Nous les avons défiés, voilà pourquoi. Ces dix minutes de silence, l'autre dimanche au stade après l'histoire de Javier. Vous pensiez vous en tirer comme ça ?

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda une voix.

— On se tire d'ici », répondit Passarella.

Ils le regardèrent sans comprendre. Partir où ? Comment ?

« J'ai appelé un ami qui joue en France. Il m'a dit qu'ils nous accueilleraient tous, chez eux. Asile politique.

— On leur donne la victoire, coach ? demanda Santiago.

— Ils ont déjà gagné.

— Votons », proposa quelqu'un.

Le coach secoua la tête.

« J'ai déjà choisi. L'équipe, c'est une chose. La vie en est une autre. En la matière, chacun décide seul.

— Non, s'opposa Raúl. Ils ont tué Mariano et le Turc ensemble. Nous devons décider ensemble. »

Ils prirent le seau qui servait à transporter les bières et le vidèrent. Raúl sortit de son sac le cahier du Mono. Il arracha une page et la découpa en morceaux.

« Celui qui veut rester écrit oui. Celui qui veut partir écrit non. »

Ils se passèrent le stylo d'Otilio, mirent les bouts de papier dans le seau. Puis Gustavo, qui était le plus jeune, les sortit un par un.

Douze oui, un non.

« C'est le mien », indiqua Passarella.

Il se leva et sortit du vestiaire sans rien dire d'autre.

« Et maintenant ? demanda Otilio.

— On reste. Et on termine le championnat ; on la leur mettra dans le cul, à ces connards.

— Comment va-t-on finir ? Il nous manque trois titulaires...

— Il y a mon frère, intervint Pablo. Il a deux ans de moins que moi, mais il sait jouer ; il a vu tous nos matchs.

— Les autres, on les prendra chez les gamins. On va leur apprendre à tenir un ballon », enchaîna Raúl.

Ça commençait à lui plaire, ce truc.

« Et qui va leur apprendre ? Le coach est parti.

— Il reviendra, fit Raúl.

— Et s'il ne revient pas ?

— Je vous dis qu'il va revenir. »

Raúl alla chercher le coach chez lui, le soir même. Il monta ; frappa à la porte. Aucune réponse. Il tourna la poignée : ce n'était pas fermé à clé.

Il s'attendait à trouver un logement ressemblant à Passarella, cafardeux, de guingois. L'intérieur était au contraire rangé, soigné, symétrique, peu de meubles, une odeur de propre et d'encaustique, la cuisinière à gaz sans trace de gras, des conserves posées sur le rebord de l'unique fenêtre : c'étaient de vieilles boîtes de tomates dans lesquelles Passarella faisait pousser des bulbes, des fleurs, des patates

douces... Sur le mur en face il y avait des dizaines de photos, toutes encadrées de bois : Passarella à l'époque où il était un artiste du rugby et que sa jambe fonctionnait bien ; son équipe ; sa grimace rageuse au moment de marquer un essai ; les bras tendus vers ciel, le ballon lancé en l'air, exactement comme il faisait, lui, Raulito, quand, après s'être joué de toute l'équipe adverse, il arrivait sur la ligne d'en-but et qu'il avait encore assez de souffle pour faire trois tours de terrain.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Passarella était revenu. Il portait une grosse valise. Il n'attendit même pas la réponse de Raúl, il la balança ouverte sur le lit et commença à y jeter des vêtements qu'il sortait de l'armoire sans les regarder.

« On doit parler », dit Raúl.

Passarella continua à faire sa valise. Ses chemises et ses slips, rangés soigneusement dans l'armoire, se retrouvaient entassés comme des torchons.

« Coach... »

L'autre vida sur le lit une boîte de chaussures pleine de tubes, les pommades pour sa jambe.

« Vous voulez m'écouter un moment ?

— Non. »

Le garçon se précipita sur son entraîneur, le prit par le revers de la veste, essaya de le coller contre le mur. Passarella s'y attendait sans doute, il libéra un bras et lui balança une beigne dans l'estomac qui l'obligea à se recroqueviller.

Passarella ne lui laissa pas le temps de respirer ; il le poussa sur le lit, lui sauta dessus, il paraissait incroyablement habile malgré sa jambe estropiée, l'âge et tout le reste. Il lui mit une main sur le visage et l'écrasa violemment.

« Ne t'avise plus de me toucher. Plus jamais ! »

Il lâcha le garçon et se redressa. Il se remit tout de suite à préparer ses bagages comme s'il ne s'était rien passé.

Raúl s'assit sur le lit et se massa la poitrine.

« Tu es un lâche, jeta-t-il au milieu d'une quinte de toux.

— Je veux vivre, moi.

— Le Mono aussi voulait vivre.

— Javier Moretti était un gamin qui voulait jouer à la révolution. En face, ils n'aiment pas jouer.

— Et le Turc, et Mariano ? »

Passarella se retourna et le regarda, résigné.

« Ça va être un bain de sang, Raúl.

— Nous n'avons rien fait.

— Vous avez vingt ans. Ils vous tuent parce qu'ils ne savent pas ce que vous pensez ; c'est ce qui les rend fous. »

Pendant un instant, Raúl eut la tentation d'empoigner le coach, de lui faire comprendre qu'il pourrait lui fracasser la gueule, parce que vingt ans, ça sert aussi à ça, à faire comprendre à des gens comme Passarella ce qu'ils sont vraiment, vieux, mal vieilliss, bousillés du dedans, malheureux de la vie qu'ils avaient vécue, différente de celle qu'ils avaient imaginée quand ils avaient vingt ans. Mais ce serait inutile, pensa-t-il, il ne comprendrait pas, il ne comprendra pas.

« Va-t'en aussi, Raúl, quitte le pays, lui intima Passarella. Dis-le aux autres, vous devez accepter l'invitation...

— Tu n'es qu'un vieillard, coach. Nous restons. C'est toi qui te barres. »

Il sortit.

Dimanche. On jouait à l'extérieur, dans un stade ultra bondé. Les joueurs sortirent des vestiaires ; ce fut le silence. Ceux qui s'attendaient à voir des visages marqués et des regards furieux furent déçus : les joueurs de La Plata étaient presque encore des enfants. Un peu plus maigres, un peu plus fatigués que la semaine précédente. Personne n'eut le courage de les applaudir. Tout le monde attendait de voir ce qui allait se produire.

Et cela se produisit. Ils n'en avaient pas parlé dans le vestiaire pendant qu'ils aidaient trois mouflets venus combattre en équipe première à enfiler leurs maillots. Cela se produisit, après que Raúl eut regardé le banc pour trouver du réconfort ; le banc était vide parce que le coach était parti ; personne ne l'avait vu depuis cet après-midi où ils avaient uni leurs vies dans un seau à bière et où ils avaient tous choisi de rester au pays au risque d'en crever. Cela se produisit quand l'arbitre dit oui, une minute de silence pour les deux morts de La Plata tués, deux *maricones* trouvés la queue dehors et un trou dans la tête, je vous accorde une seule minute, répéta l'arbitre. Une minute et puis on joue.

Cela se produisit de nouveau. Cette minute se dilata, le temps déborda, ce fut d'abord un silence obstiné, qui se mit à vibrer, un souffle de vie grandissant, qui se transforma en fracas de chaussures frappant le sol. Santiago, l'Indien Santiago, avait commencé à frapper l'herbe sèche du terrain comme s'il était en train de marcher, ses camarades l'avaient imité, puis le public, dans les tribunes, s'était levé, tous debout à battre les planches de bois dans un vacarme lent et lourd. Dix mille personnes marchaient, immobiles, insolentes, un geste de défi qui avait changé le silence en musique, chaque pas devenait une pensée interdite, chaque bruit un ultime salut à l'Argentine qui désormais massacrait ses enfants dans les rues, qui dévorait la chair de sa chair,

qui jouait à la mort et la vie, prétendument au nom de la patrie.

Le lendemain matin, Montonero, déguisé en soldat, était dans le bureau de Benavides. Le colonel semblait avoir pété un câble.

« Encore un match avec ces pignoufs qui honorent leurs morts et je vous envoie les entraîner, Montonero ! Au fond de l'océan !

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Vous nous en débarrassez. Dans un mois, c'est le Mondial de foot et le gouvernement ne veut pas d'emmerdes. Faites en sorte que cette équipe n'ait jamais existé. C'est clair ? »

C'est clair, pensa Montonero.

Chez lui, Raúl mangeait la tête penchée sur son assiette. Teresa l'observait, la cuillère en main, elle n'avait pas goûté la soupe.

« Tu es le prochain. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Non, Raúl ne le savait pas. Il ne s'était même pas demandé s'il y aurait un prochain. Il ne se posait plus de questions depuis qu'il avait mis dans le seau un bout de papier avec un oui écrit en majuscules bien grandes, pour ne pas l'oublier.

« Votre entraîneur est parti. Tu es le plus ancien dans l'équipe, tu es le capitaine...

— Et alors ?

— À toi de répondre : et alors ?

— C'est pour ça que je veux rester », dit Raúl.

Il essaya de lui caresser le visage mais Teresa se recula. Elle était furieuse.

« On te propose d'aller vivre en France et toi, tu refuses ?

— Je suis bien ici, répliqua-t-il sans conviction, mais c'était désormais trop tard.

— Ici !? Qu'est-ce que ça veut dire, ici ?

— Ici, en Argentine, répondit-il d'un ton irrité.

— Tu as vu ce qui est arrivé à tes amis ? La seule façon de rester ici est de vivre la tête dans le sable. Tu as envie de faire ça toute ta vie ?

— Non...

— Alors allons en France, Raulito. » Elle essaya d'adoucir sa voix. « Les quatre sous que je gagne à la cafétéria suffisent à peine à payer le loyer...

— Quel rapport ? Il y a l'atelier...

— Ça, c'est ton jouet. Comme la moto, et l'équipe de rugby, et le championnat et tout le reste. » Le ton était devenu méprisant. « Tu es un gamin, Raúl, gâté comme un gamin !

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu étais contente quand on s'est installés ici.

— Ça, c'était avant. »

Connasse, pensa Raúl.

« Je ne veux pas qu'on vienne me réveiller la nuit pour me dire qu'on t'a repêché dans le fleuve, continua Teresa. Je ne veux pas venir te reconnaître à la morgue. »

Elle paraissait sincère. Mais pour Raúl elle semblait parler à quelqu'un d'autre.

Ces jours-là, la fièvre du Mondial de football se répandait dans toute la population comme une épidémie attendue par tous, les assassins, les commandants, les désespérés, les lâches, ceux qui ne voulaient rien comprendre, ceux qui pensaient que l'Argentine était un pays normal et que certaines sombres histoires de torturés, de ligotés, de disparus n'étaient que des mises en scène. Le *fútbol* avait débarqué à Buenos Aires, le *mundialito* était arrivé. Les joueurs des équipes nationales avaient atterri, tous habillés pareil, les mêmes vestons, les mêmes cravates, les mêmes sourires éblouissants. Ils étaient accueillis à l'aéroport par les fanfares de la junte militaire au grand complet, *Bienvenidos a Argentina, tierra de los derechos y de los humanos* disaient même les bouchers en plaisantant, parce que le reste n'est que propagande communiste, le reste, les cheveux longs et les fainéants, n'existe pas. Et si ça existe, ça doit être éliminé.

Ce fut au tour de Santiago, qui avait commencé la sarabande des pieds cognés sur le sol dans le stade. Ils allèrent le chercher directement au terrain, en bas, à La Plata. Ils attendirent que le garçon sorte, qu'il salue ses copains. Ils le suivirent en voiture, au ralenti, le long de deux pâtés de maisons, puis ils l'embarquèrent et l'emmenèrent à l'Esma.

Le voilà, l'Indien Santiago, sous le toit de la *Capucha*, au dernier étage de l'École de Mécanique. Ils l'avaient attaché à une chaise de fer fixée au sol par quatre clous. Face à lui, Montonero. Il avait enlevé sa veste d'uniforme, dénoué sa cravate. Il surveillait les préparatifs, donnant des ordres brefs et secs sur la manière de fixer les pinces électriques aux testicules du garçon, sur cette tige de cuivre qu'il fallait enfiler directement dans le rectum, « pas trop à l'intérieur, sinon il s'évanouit à la première décharge... » Santiago devait rester réveillé, massacré mais lucide. Montonero fit un signe, un de ses hommes de

main alluma un amplificateur qu'on utilisait pour les guitares électriques et qui convenait très bien pour envoyer des décharges de courant dans le cul d'un subversif. Ils l'avaient récupéré au domicile d'un étudiant qu'ils avaient amené à l'Esma : ils l'avaient réquisitionné pour la patrie, en même temps qu'une guitare, une Mustang de concert, toute rouge.

Le sbire tourna le bouton de volume progressivement, jusqu'à ce que le corps de Santiago se tende comme une corde de violon.

« Je continue ? » demanda-t-il.

Montonero ne répondit pas.

« Ça suffit », dit-il peu après.

Santiago s'affaissa sur la chaise. Le boiteux s'approcha du garçon, puis sortit un mouchoir de sa poche et essuya la sueur du visage.

« On vous a mal conseillés, mon gars. Vous étiez une équipe de rugby, vous n'êtes maintenant qu'une poignée de ratés. » Il nettoya une coulure de sang sous le nez. « En plus, vous avez perdu le titre. »

Le garçon était quasiment inconscient, mais il s'efforçait de suivre cette voix, ce raisonnement décousu.

« Nous devons éviter que tes autres équipiers connaissent le même sort que toi, Santiago Sanchez. Je ne veux que quelques noms, les auteurs de troubles, ceux qui vous ont mis ces idées folles en tête. Toi, tu es foutu, de toute façon, mais nous pouvons essayer d'en sauver quelques-uns, non ? Qu'en dis-tu ? »

Santiago ne dit rien. L'autre fit un signe et la charge repartit. Le corps de Santiago parut se briser en deux puis retomba violemment sur la chaise. Montonero s'approcha. Cette fois il ne perdit pas de temps avec le mouchoir.

« Je continuerai à faire varier le courant, plus fort, moins fort, jusqu'à ce qu'il te brûle les couilles. Alors ? »

Montonero approcha son oreille de la bouche du garçon. Les lèvres gonflées et tuméfiées de Santiago commencèrent à bouger lentement, syllabe après syllabe. Montonero écouta, concentré. Puis il approuva, satisfait.

Le corps sans vie de Santiago fut jeté dans la nuit au bord de la décharge de León. Les yeux boursoufflés, la bouche remplie de caillots de sang, les ecchymoses des chocs sur le thorax et les poignets. Ils ne se donnèrent même pas la peine d'organiser une mise en scène pour

dissimuler le meurtre. Ils le laissèrent là, assassiné. Point.

Dans le sac des maillots, Raúl prit le numéro sept, celui de Santiago, et le donna à un même maigre comme un clou.

« Essaie. »

Le même obéit : un peu grand, mais ça pouvait aller. Il s'appelait Alejo et avait eu quinze ans le mois précédent.

« Tu es sûr, Raúl ? demanda Pablo.

— Si l'équipe n'est pas au complet, ils ne nous laisseront pas jouer.

— Je parle du garçon. Tu es sûr qu'on doit le prendre avec nous ?

— Il y a encore deux matchs avant la fin du championnat. Tu veux vraiment laisser tomber maintenant ? »

Ils avaient repoussé ce moment, mais maintenant il fallait décider quoi faire. S'entraîner, rentrer chez soi, fuir.

« Ils ne pourront pas tous nous tuer », fit Gustavo, qui avait à peine un an de plus que le gamin.

Raúl chercha des yeux Alejo.

« Qu'est-ce que tu en dis ? »

Le gamin soutint son regard.

« Sur le terrain, j'évolue à droite, je prends en charge l'aile adverse et en mêlée je suis en troisième ligne. C'est bon ? »

Ça les fit sourire. Raúl lui passa la main dans les cheveux, une sorte de caresse.

« Allons nous entraîner », dit-il.

Personne ne protesta.

Ils déroulèrent leur jeu, concentrés sur le ballon, comme si le coach était avec eux. Personne ne fit attention au petit bonhomme à l'imperméable blanc assis au sommet des gradins.

Montonero, le col relevé car il commençait à faire un peu froid, ne manquait aucune action. Il tenait à la main une feuille de papier ; il

observait, notait, puis recommençait à savourer l'entraînement. En le voyant du terrain, on pouvait supposer qu'il consignait des schémas de jeu, des variantes, des attaques. En fait, il écrivait les noms des survivants. Raúl et les autres. Il en cherchait parfois un avec son stylo. Il n'était pas pressé.

Il partit avant la fin de l'entraînement : il allait pleuvoir, l'humidité rendait douloureux les clous qu'on avait plantés dans sa jambe brisée.

Il arriva à l'École de Mécanique alors que commençaient à tomber des gouttes grosses comme des noix. Il regarda par la fenêtre : du côté de l'océan, le ciel était devenu noir. Il allait pleuvoir toute la nuit.

Derrière lui, blasés, les deux barbouzes qu'il avait convoqués attendaient les ordres. Le grand et voûté avait un fusil à pompe : il avait d'abord regardé où le poser mais avait préféré le garder avec lui, de toute façon la conversation avec le capitaine était toujours brève.

Montonero sortit un feuillet de sa poche et le donna au petit.

« Cette nuit, dit-il.

— On les amène où ? demanda le type.

— Pas la peine. Ne perdons pas de temps.

— Il va pleuvoir... fit observer l'autre.

— Tant mieux. Vous n'aurez personne dans les pattes. »

Il les regarda. Ils étaient parfaits pour briser les os, ils ne posaient pas de questions, ils restaient froids même en tranchant dans les chairs des prisonniers. Les histoires de ceux qu'ils enfermaient ou qu'ils tuaient ne les regardaient pas. Montonero les enviait : ils avaient un instinct d'assassins.

« Il va faire froid, ajouta-t-il en les congédiant. Couvrez-vous. »

Les sbires de Montonero montèrent dans l'autobus. L'un d'eux s'approcha du chauffeur, ouvrit sa veste, lui montra le pistolet et quelque chose qui ressemblait à un insigne officiel.

« Gare-toi », lui ordonna-t-il.

Le chauffeur jeta à peine un coup d'œil à l'arme de poing et arrêta l'autobus.

« Terminus », cria l'autre aux rares passagers.

Ceux-ci commencèrent à descendre sans poser de questions. Dehors il faisait nuit et il pleuvait.

« Pas toi », dit-il à Otilio, en le faisant se rasseoir d'une poussée sur le torse.

Dans l'autobus ne restaient que le garçon, le chauffeur et les deux hommes de main. Le plus petit des deux posa une main sur l'épaule du conducteur qui était resté figé tout le temps, les yeux fixés sur la route devant lui.

« On y va ! »

L'homme ferma la portière et passa la première.

Gustavo s'arrêta devant le portail de son immeuble pour chercher sa clé. Il jura, engourdi par l'obscurité, par le froid et par le poids des livres qu'il s'était trimballés à pied depuis l'avenue 5 de Mayo, parce qu'à cette heure, les *colectivos* ne passaient plus. Il suivait des cours du soir de comptabilité et rentrait chez lui chaque jour à minuit, écrasé de fatigue. Son père l'avait prévenu : tu dois choisir, mon fils, le rugby ou les études. Mais comment choisir quand on a dix-sept ans ? Gustavo voulait tout garder, les cours du soir, le championnat, la place en équipe première, le diplôme de comptable... Si seulement il arrivait à trouver les clés de son portail.

« Papiers ! »

Ils étaient deux. Surgis devant Gustavo à l'improviste. Le long du trottoir, il vit la silhouette d'une Buick noire au moteur en marche et aux portières ouvertes.

Le type qui lui avait parlé était plus petit que Gustavo de dix centimètres. Il lui colla une lampe torche dans la gueule.

« Alors, *niño*, ces papiers ? »

Gustavo s'affaira pour trouver sa carte d'identité, mais les livres gênaient tous ses mouvements.

« Vous pouvez me les tenir ? »

L'homme hésita, mit la torche dans sa poche et lui prit les volumes des mains.

« Il pleut... » dit l'autre barbouze d'un ton plaintif. Il protégeait sa tête avec un exemplaire de *Clarín* qu'il avait sorti de sa poche.

« *Cállate*¹. » Puis, s'adressant au garçon : « De toute manière on en aura vite terminé, n'est-ce pas, *niño* ? »

Le garçon fouilla dans une poche, trouva la carte d'identité et la remit au petit.

« Gustavo Kaminski.

— J'habite ici. Je peux y aller ? »

L'homme mit le document dans sa poche.

« Non, Gustavo. Tu ne peux pas. »

Ils l'attrapèrent sous les aisselles et le poussèrent dans la Buick. Le garçon essaya de dire quelque chose mais les doigts d'un des sbires se serrèrent autour de sa gorge, lui coupant la respiration. Mes livres, pensa-t-il alors que la voiture partait en trombe.

À cette heure de la matinée, tout le monde entendit le coup de frein de la voiture. Dans ce coin du quartier d'Almafuerte, les maisons étaient étroites et hautes, comme si elles tenaient toutes à voir la circulation sur la route Panaméricaine. Les murs étaient minces, les volets en contre-plaqué et les W-C sur le balcon. Les familles qui y habitaient avaient migré des plateaux vers Buenos Aires.

Les deux gouapes étaient pressées, leurs vêtements froissés par la nuit blanche. Elles foncèrent sur une porte, la firent sauter d'un coup de pied. Elles savaient où chercher.

Pablo était en débardeur. Il vit la Buick, il vit les flics. Il comprit que c'était foutu. Il enfila ses chaussures et sortit en courant. Sa mère ne tenta même pas de l'arrêter ; elle le vit escalader l'escalier. Puis

surgirent les deux hommes dans leurs grands imperméables qui montaient les marches trois à trois. L'un d'entre eux tenait un fusil court. La femme porta la main à la bouche et se mordit le doigt au sang. Elle pensa qu'elle avait été bête de n'avoir fait qu'un fils.

Deux étages au-dessus, Pablo comprit que sa fugue ne servait à rien. Il était arrivé au sommet de l'escalier, qui se terminait sur la terrasse de l'immeuble. Il s'arrêta, entendit derrière lui les derniers pas des deux barbouzes.

Ils parvinrent à la terrasse essoufflés. Pablo les attendait à un mètre de la corniche. Il leva le poing fermé.

« Viens ici ! » cria l'homme au fusil.

Le garçon fit non de la tête, il se tourna vers le vide et sauta, les bras en avant, comme s'il cherchait les jambes d'un adversaire.

Il y eut un bruit sourd, en bas, dans la rue. Puis plus rien.

1. « Ferme-la », en espagnol.

Les survivants se retrouvèrent ce soir-là dans une gargote face à la mer à La Boca. Ils savaient que Pablo s'était tué et que les deux autres, Gustavo et Otilio, étaient entre les mains des barbouzes.

« On ne va plus au club », déclara Raúl.

Autour de lui il y avait quelques mômes du vivier et quelques remplaçants de l'équipe première.

« Si nous continuons l'entraînement, dans trois jours nous serons tous morts.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On ne fait rien. On attend dimanche et on joue le dernier match. »

Il ouvrit le sac qu'il avait laissé sous la table et en sortit les maillots.

« Lucio, tu joueras pilier gauche... Miguelito sera talonneur... En deuxième ligne, Fernando remplacera Otilio... »

Les garçons prirent leurs maillots. Le plus vieux avait seize ans.

« Des questions ? »

Personne ne parla. Personne ne bougea.

« On se voit dimanche, conclut Raúl.

— Où tu vas, maintenant ?

— Chez moi. S'ils veulent me choper, ils me trouveront de toute façon. »

Il s'était arrêté de pleuvoir. Un vent froid, qui giflait le visage comme une lame, s'était levé. Il avait balayé trois mille kilomètres de campagnes, de ciels bas et était arrivé dans la banlieue de Buenos Aires, gorgé du froid de la Patagonie. Ç'aurait peut-être plu à Teresa de partir là-bas, chercher un dernier bout de terre face à deux océans qui se mélangent. Qui aurait eu l'idée d'aller les chercher au bout du monde ?

Il entendit un pas pesant derrière lui. Une main l'effleura.

« Tu es le seul à être resté, Raulito... »

Il se tourna d'un coup. C'était Passarella. Il avait l'air plus maigre, plus vieux et plus boiteux.

« Coach, bordel ! J'ai cru mourir...

— Tu étais perdu dans tes pensées. Tu ne m'as pas entendu arriver.

— Quand êtes-vous revenu ?

— Je ne suis pas parti. Je n'ai pas bougé de chez moi. » Il montra un bar. « On se paie une bière ? »

Le serveur posa leurs boissons sur une petite table de marbre bancale.

« Elle a un pied plus court que les autres », dit Passarella en montrant la table.

Le garçon se baissa pour coincer un bout de carton sous le pied. Il vérifia et se releva, satisfait.

« Celle-là ne boite plus. »

Passarella attendit que le type s'en aille.

« En Argentine, ils sont tous devenus comme ça. Ils jouent à qui sera plus salopard que l'autre. »

Il but une gorgée de bière. Il ne savait par où commencer. Puis il se décida.

« Alors, vous jouez dimanche...

— Nous jouons. »

Passarella but une autre gorgée, longue, les yeux fermés. Il avait l'air assoiffé. Il reposa le verre.

« J'y serai moi aussi. »

Raúl ne s'y attendait pas. Il s'était préparé à la bagarre, mais maintenant que le coach était d'accord, il ne savait plus quoi dire. Ressurgirent d'un coup la peur et les questions agaçantes qu'il avait gardées pour lui.

« Que fera-t-on, après ?

— On part en France.

— On pouvait partir avant. On a eu encore trois morts.

— On partira comme des hommes, Raúl. Après avoir fini le championnat. Cette fois, ce ne sera pas une fuite.

— Vous en êtes sûr, coach ?

— Je ne suis sûr de rien... »

Passarella regarda Raúl en face.

« Un de nous deux doit rester vivant. C'est la seule chose dont je

sois sûr.

— Pourquoi ?

— Quelqu'un devra raconter cette histoire... »

Il leva son verre quasiment vide. Ils trinquèrent avec le fond de leur bière.

« Je vous ramène à moto ?

— Tu sais bien que je ne monte pas sur cette épave. On se voit dimanche, Raulito. »

Sûrement, pensa Raúl. Peut-être.

Passarella ouvrit la porte de sa maison et s'immobilisa. Montonero debout, sans uniforme, les épaules incurvées, continuait à regarder les vieilles photos accrochées au mur comme s'il ne l'avait pas entendu entrer.

« Qu'est-ce que tu fais chez moi ? » demanda Passarella. Deux mains le précipitèrent à l'intérieur, et le coach se rendit compte à quel point sa question était stupide : Montonero était chez lui pour le tuer, que pouvait-il faire d'autre ?

« Tu te rappelles quand j'étais arbitre de rugby ? lui demanda Montonero sans se retourner.

— Je me souviens que tu étais à vendre », répondit Passarella.

Il espérait que l'issue serait rapide. Il ne voulait pas se pisser dessus de peur devant ces gens.

« Tout le monde se moquait de moi... »

Montonero était absorbé par les photos comme s'il avait oublié Passarella.

« Regardez donc cette bouche, on dirait un petit cœur, on dirait un cul de poule... Et ces yeux, deux virgules... toujours triste, ce garçon, il pense trop, comment pourrait-il devenir un homme ? »

Il se retourna. Sans le déguisement de l'uniforme, Montonero n'était qu'un petit homme rachitique. Insignifiant.

« Puis je me suis engagé. Et on a arrêté de me casser les couilles. Je n'ai jamais utilisé mon arme, mais j'ai quand même fait carrière.

— Ils te font faire le boucher, c'est ça ? »

Montonero s'approcha de Passarella. À les voir côte à côte on aurait dit deux cartes à jouer siciliennes, tous les deux de guingois, penchés sur leur jambe cassée, la tête un peu en arrière pour équilibrer d'une certaine façon le poids du corps. Passarella regretta, pour la première

fois, de ne pas avoir de canne : avant de se faire tuer, il aurait pu fracasser la gueule de cet enfoiré.

« Nous avons fait du bon boulot. Les anarchistes, les vagabonds, les syndicalistes, les révolutionnaires. Maintenant, c'est le tour des indécis. Les gens comme toi, Passarella. Pourquoi es-tu revenu ?

— Pour entraîner mes garçons.

— Nous nous en sommes débarrassés, de tes garçons », dit calmement Montonero.

Passarella essaya de se jeter sur lui mais les barbouzes le bloquèrent avant qu'il puisse faire un pas.

« Tu es fou ! hurla-t-il.

— Et toi, tu es un imbécile. Tu n'avais même pas vu ce qu'était devenu le pays avant que nous n'arrivions. Les ouvriers en grève, les universités occupées, les terroristes en balade... Qu'aurions-nous dû faire ? Regarder ailleurs pendant qu'ils foutaient l'Argentine en l'air ?

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— J'essaie de te sauver la peau. Tu es un bon entraîneur et tu es estropié comme moi... On va faire comme ça : je te file un nouveau passeport, je t'embarque sur un avion et tu t'en vas casser les couilles de qui tu veux ailleurs.

— Moi, je ne m'en vais pas, connard. »

Montonero ne répondit pas. Il se tourna, boita vers l'interrupteur, éteignit une à une les lampes de la maison, ferma les fenêtres de la cuisine. Puis il retourna vers Passarella. Il se mit en face de lui et lui balança le faisceau d'une torche dans le visage.

« Et moi je te dis que cette nuit, tu vas changer d'avis. »

Il éteignit la torche.

Raúl regarda de nouveau l'horloge sur le mur. Passarella n'était pas arrivé, et le match commençait dans cinq minutes. Il observa ses camarades assis sur les bancs, tous des gosses qu'il avait fait monter en équipe première. Ils étaient prêts. Ils n'attendaient que lui.

« Allons-y », dit-il.

Le petit stade de La Plata était bondé. Raúl ne l'avait jamais vu ainsi. Et il ne l'avait jamais vu aussi concentré, tendu, comme en prière. Il regarda la tribune sans savoir que là-haut, il y avait également Teresa. Elle ne lui avait pas dit qu'elle viendrait ; ces choses-là ne se disent pas, elles se font, c'est tout, et après tout ce n'était qu'un match de rugby, personne ne s'était jamais fait mal dans un match de rugby et elle, elle était seulement là pour ça, pour voir Raúl jouer, pour le chercher à chaque instant sur le terrain, pour le suivre des yeux jusqu'au sifflet final, puis pour aller vite le récupérer dans le vestiaire et l'emmener tel qu'il était, plein de boue et de pensées confuses, pour le soustraire à ce terrain, à cette ville. Raúl ne le savait pas encore, elle avait vendu les quatre babioles qu'elle portait lors des soirées de fête et maintenant elle avait les deux billets en poche. Le bus mettrait trois jours et trois nuits en direction du sud pour arriver à Punta Arenas, trois nuits et trois jours à travers une plaine sans répit, et peut-être pourraient-ils faire l'amour dans ce bus, peut-être pourraient-ils réparer les mots maladroits de ces derniers mois. L'important était que le match se termine, que l'Argentine se termine, que disparaissent tous ceux qui étaient enchantés de regarder ailleurs pendant que le pays crevait, que tout se termine, qu'il n'y ait de recours que pour elle et Raúl et puis amen, Seigneur, amen, s'il vous plaît, je vous en prie. Amen.

Raúl ne savait rien ce jour-là. Il ne savait rien de Teresa et de Punta Arenas, de ce que serait leur vie après ce match, s'il était vraiment juste

de se faire assassiner rien que par entêtement, pour une question de principe. Il ne savait pas non plus que Passarella, à ce moment précis, était accroché à un croc de boucher dans le grenier de la *Capucha*, et que ses tortionnaires éclataient son ventre d'où s'échappaient du sang, de la pisse, de la vie et qu'ils regardaient, avec un peu de répugnance, la flaque sombre qui s'élargissait sous ce corps moribond. Ils fumaient et pensaient qu'ils devraient nettoyer après et que si cela n'avait tenu qu'à eux, ils l'auraient balancé d'un avion, ils l'auraient transpercé d'un coup de baïonnette. Eh bien non. Montonero y tenait, bordel qu'il y tenait, pendez-le, avait-il dit, et dites-moi combien de temps il mettra à crever. Ils avaient obéi et maintenant ils regardaient l'infirmes se vider.

« Certes, on fait un métier de merde, dit le plus grand.

— Un vrai métier de merde, l'ami, acquiesça le petit râblé.

— Pourtant quelqu'un doit bien le faire, et il vaut mieux être du côté de ceux qui suspendent aux crocs.

— Mieux vaut nettoyer les flaques de sang et de pisse qu'être crucifié là-haut sans même savoir pourquoi. »

Les seuls à savoir qui devait mourir, pour quelle faute, à travers quelles souffrances, étaient Benavides et Montonero. Mais en ce moment, ils étaient dans les tribunes, et attendaient le match et la fête. Le colonel fit un signe vers une cabine qui se trouvait en haut des gradins et une petite marche militaire joyeuse retentit, de celles qui accompagnaient les parades militaires. Montonero se mit à battre la mesure avec son bon pied, mais il cessa tout de suite en voyant qu'aucun spectateur ne manifestait d'allégresse ; personne ne chantait, personne ne se balançait en rythme pendant que les haut-parleurs déversaient sur le public un déluge de notes pétillantes et de roulements de tambour. Le colonel Benavides regarda autour de lui : le stade semblait sans vie. Il fit un signe rageur vers la petite cabine et la musique cessa d'un coup.

Et le match commença.

Ce match, dit-on, fut beau et inutile. Les joueurs de La Plata suivaient le ballon comme une horde de gamins affolés, les adversaires gagnaient à contrecœur, découragés par ce public muet et figé. L'ambiance bascula une minute avant le coup de sifflet final. Les invités avaient marqué un nouvel essai, la transformation était à suivre. Ces deux points supplémentaires n'auraient été utiles à personne, car La Plata était loin derrière, à quarante longueurs.

Raúl donna le ballon au capitaine adverse. Ils se regardèrent à peine, mais il y eut un échange, ils se parlèrent sans prononcer un mot, ils se communiquèrent peut-être seulement leur embarras, leur douleur, leur fatigue d'être là. Ceux qui assistèrent au match racontent que le capitaine adverse, un roux qui n'avait pas vingt ans, posa le ballon à terre et prépara son tir en reculant de sept pas pour la course d'élan. Il s'arrêta. L'arbitre siffla, mais lui ne bougea pas. Il regarda autour de lui, chercha ses équipiers, ceux de La Plata, sans se décider à botter. Un autre sifflet de l'arbitre, plus long, cette fois ; le garçon jeta un dernier regard à la tribune, puis prit son élan mais, dans sa dernière foulée, il pencha le corps comme s'il voulait s'échapper et frappa le ballon sur le côté, un coup de pied sec, dur, qui ne visait pas les poteaux mais le ciel, et sous le ciel, il y avait la tribune, et dans la tribune, il y avait Montonero et Benavides qui virent le ballon leur plonger dessus. L'arbitre siffla précipitamment la fin du match, mais le stade, qui était resté muet jusqu'à cet instant, explosa brutalement. Tout le monde se mit debout, les visages transfigurés par l'excitation, le regard tourné vers ces deux personnes en uniforme qui regardaient autour d'eux sans comprendre ce qui se passait. Puis quelqu'un dans le public commença à chanter l'hymne argentin, « Mortels ! Écoutez le cri sacré... Liberté, liberté, liberté... Entendez le son des chaînes brisées ». Immédiatement tous les autres s'y mirent, le stade entier chanta en chœur ; le colonel Benavides se mit debout pour chanter, Montonero, le boiteux, chantait, les joueurs de champ, même Raúl et ses gamins, chantaient, tout le monde chantait, victimes et bourreaux, se prenant pour des frères, pour la dernière fois unis et désormais définitivement divisés.

Jusqu'à ce que Benavides comprenne que ces strophes, hurlées à pleins poumons, avaient désormais une autre signification, étaient un crachat, pour lui, pour son uniforme, pour ses généraux. Il le comprit et s'en alla hâtivement comme un voleur, arrogant comme un dindon, lâche comme un assassin. Le capitaine de corvette Montonero partit aussi avec lui ; peut-être pensa-t-il un instant à tous les morts de ces dernières semaines qui devaient l'attendre, vulgaires et prétentieux, comme quand ils jouaient, comme lui n'aurait jamais été capable de jouer.

Le dernier regard de Montonero fut pour Raúl qui pleurait et chantait et riait au centre du terrain, parce que ce jour-là l'Argentine était morte, parce que ses amis étaient morts, parce que ses vingt ans

étaient morts. Et pourtant quelque chose restait, quelque chose vivait. Quelque chose qui ne s'était pas brisé. Pas encore.

Peut-être plus jamais.

Après

En 1982 la junte militaire putschiste, balayée par la défaite de la guerre des Malouines, fut contrainte de démissionner.

En 1984, la commission d'enquête *Nunca Más* dénombra, dans ses conclusions, 8961 victimes civiles du régime militaire, tuées ou disparues à jamais. Il y en eut en réalité plus de 30 000.

En avril 2012, la cour fédérale de Buenos Aires condamna treize officiers supérieurs de l'Esma à la prison à vie pour crimes contre l'humanité. Sur cinq mille détenus passés par les cellules de l'École de Mécanique de la Marine, quatre-vingt-dix pour cent ont été tués.

Raúl Barandiarán est l'unique survivant de l'équipe de rugby de La Plata.

La première fois

La première fois que je suis allé en Argentine, il y a presque trente ans, la mémoire de certains faits était encore vive. Des faits qui s'étaient déroulés là-bas, à Buenos Aires, où l'histoire s'était arrêtée sur la liste interminable des noms rayés de la vie et du deuil, des *desaparecidos*, tués sans même avoir le droit de figurer sur la liste des morts. Et des faits survenus en Italie, où une autre guerre et un autre ennemi qui ne faisaient pas de prisonniers avaient, parmi tant d'autres, supprimé mon père.

C'était pour moi un voyage nécessaire, instructif : apprendre qu'aucun lieu n'est le centre du monde. On mourait en Argentine comme en Sicile parce qu'une bande de charognards réglait ainsi ses comptes avec les dissidents. Avoir de mauvaises opinions, hors des sentiers battus, était un péché impardonnable. À Buenos Aires comme à Catane.

Au fil des ans, j'ai appris à raconter ces morts avec les mots des vivants (les mères de la Plaza de Mayo, les veuves de la via d'Amelio¹), j'ai essayé d'imaginer comment ils avaient vécu et pourquoi ils avaient fait ce qu'ils avaient choisi de faire. Pas pour chercher à nous consoler, mais pour comprendre que derrière ces violences il n'y avait pas de fatalité mais des pensées malades, une sinistre volonté de puissance, la cupidité de quelques-uns, leur désir d'impunité. En cela, Videla et Santapaola² se ressemblent. Et leurs morts aussi se ressemblent.

L'histoire de l'équipe de rugby de La Plata m'est tombée dessus des années plus tard, presque par hasard. Au cours d'un de mes voyages en Argentine, je lus les articles d'un très grand journaliste, Gustavo Veiga, qui avait retrouvé le dernier survivant de l'équipe. Être survivant, subsister, pèse toujours d'un poids insupportable, c'est une faute qui

n'existe pas, mais qui ronge comme un ulcère. Les rescapés des camps de la mort l'ont vécue, comme les survivants du massacre argentin. C'est pour cela que l'histoire de cette équipe de rugby, anéantie par la lubie et la haine des militaires, était restée aussi longtemps ignorée, conservée, cachée. Ce journaliste eut le mérite de la mettre en lumière. C'est alors que je commençai moi aussi à chercher, à reconstituer, sans hâte, les lieux et les mémoires.

Ce livre ne veut pas raconter les faits : j'ai préféré imaginer les pensées et les gestes de ces garçons qui choisirent de rester et de mourir. J'ai essayé de renouer les fils invisibles qui lient des vies éloignées les unes des autres : les jeunes agents de Paolo Borsellino qui renoncent à leurs congés pour escorter leur juge ; les jeunes rugbymen de La Plata qui refusent de se réfugier en France pour jouer leur championnat jusqu'au bout...

J'ai conservé le nom de Raúl, le survivant. J'ai changé le nom des autres, tortionnaires et victimes. Pour moi, dans ce livre, ils existent au-delà de leur propre nom, de leur propre mort. Peu importe que ces garçons soient argentins ou siciliens. Ce qui importe, c'est comment ils ont vécu. Et comment ils ont su dire non.

-
1. Le 19 juillet 1992, dans cette rue de Palerme, l'explosion d'un véhicule tua le magistrat italien Paolo Borsellino et les cinq policiers composant son escorte.
 2. Benedetto Santapaola est un criminel italien condamné à cinq reprises et considéré comme un des plus importants et sanguinaires parrains de la mafia sicilienne Cosa Nostra.